

## The contemporary biographies of La Tour

### LES BIOGRAPHES ANCIENS DE LA TOUR

Gathered here are the primary sources for the life of Maurice-Quentin de La Tour, the biographies written by people alive in his lifetime. Five were set out complete in B&W (four at pp. 14–23; we have also transferred one obituary from B&W's *tableau chronologique* for convenience): their text and commentary is reproduced below in this typeface [Times New Roman]. The spelling follows B&W rather than that of the original source. However B&W omitted certain passages and some complete documents, which we have printed in this different typeface [Garamond] (and as far as possible following the original orthography). We have also changed the sequence to print the documents in chronological order: thus the Diderot passages, which seem to be the earliest and are numbered [I] below, appear third in B&W (although these two passages are included elsewhere, they are repeated here for convenience). The texts appear in this order:

[I] DIDEROT – *Salon de 1763, 1767*

[II] MARIETTE – *Abécédario de P.-J. Mariette et autres notes inédites de cet amateur sur les arts et les artistes...*, t. III, 1854-1856, 1772

[III] HORDRET – Louis Hordret, *Histoire des droits anciens... de la ville de Saint-Quentin*, 1781

[IV] M<sup>lle</sup> FEL – Undated (c.1788) letter to chevalier de La Tour

[V] ARTICLE NÉCROLOGIQUE – *Affiches de Picardie*, 26 avril 1788

[VI] DUPLAQUET – *L'Éloge historique de La Tour*, prononcé le 2 mai 1788

[VII] REVUE DE DUPLAQUET – *Année littéraire*, 1789

[VIII] OBITUARY IN THE WORLD, LONDON – “Account of M. De Latour, late painter to the King of France...”, *The World*, 6.VII.1790; reprinted in *The Times*, 7.VIII.1790

[IX] ÉLOGE, ALMANACH LITTÉRAIRE – Anonymous “Éloge de La Tour”, *Almanach littéraire pour l'année 1792*

[X] BUCELLY D'ESTREES – “Notice historique sur Maurice-Quentin de Latour”, *Mémoires de la Société des sciences, arts, belles-lettres et agriculture de la ville de Saint-Quentin*, 1834–36

By examining all together (as well as with the chronological table and salon critiques in separate documents on this site), it is possible to follow the propagation of certain tropes concerning the life of the artist. This demonstrates a propagation of error and inflation of spurious detail which should be fully understood before use, especially in the later documents which largely derive from Duplaquet. They nevertheless form the starting point for unravelling the myths and extracting a reliable biography.

#### [I] DIDEROT

Nous donnons ici quelques anecdotes rapportées par le célèbre critique et qui ne pouvaient trouver place dans le Tableau chronologique, où l'on verra reproduit tout ce qu'il a dit de La Tour et de ses œuvres au fur et à mesure des expositions.

C'est un rare corps que ce La Tour; il se mêle de poésie, de morale, de théologie, de métaphysique et de politique. C'est un homme franc et vrai. C'est un fait qu'en 1756, faisant le portrait du roi, Sa Majesté cherchait à s'entretenir avec lui sur son art pendant les séances et que La Tour répondit à toutes les observations du monarque: « Vous avez raison, Sire, mais nous n'avons point de marine. » Cette liberté déplacée n'offensa point, et le portrait s'acheva. Il dit un jour à Monseigneur le Dauphin qui lui paraissait mal instruit d'une affaire qu'il lui avait recommandée: « Voilà comme vous vous laissez toujours tromper par des fripons, vous autres. » Il prétend qu'il ne va à la cour que pour leur dire leurs vérités, et à Versailles il passe pour un fou dont les propos ne tirent point à conséquence, ce qui lui conserve son franc parler.

J'y étais, chez M. le baron d'Holbach, lorsqu'on lui montra deux pastels de Mengs, aujourd'hui, je crois, premier peintre du roi d'Espagne. La Tour les regarda longtemps. C'était avant dîner. On sert, il se met à table; il mange sans parler; puis, tout à coup, il se lève, va revoir les deux pastels et ne repaît plus.

Ces deux pastels représentent l'« Innocence » sous la figure d'une jeune fille qui caresse un agneau, et le « Plaisir » sous la figure d'un jeune garçon enlacé de soie, couronné de fleurs et la tête entourée de l'arc-en-ciel.

Diderot, *Salon de 1763* (éd. Assézat, t. X, p. 197).

Lorsque le jeune Perronneau parut, La Tour en fut inquiet; il craignit que le public ne pût sentir autrement que par une comparaison directe l'intervalle qui les séparait. Que fit-il? Il proposa son portrait à peindre à son rival qui s'y refusa par modestie; c'est celui où il a le devant du chapeau rabattu, la moitié du visage dans la demi-teinte et le reste du corps éclairé. L'innocent artiste se laisse vaincre à force d'instances et, tandis qu'il travaillait, l'artiste jaloux exécutait le même ouvrage de son côté. Les deux tableaux furent achevés en

même temps et exposés au même Salon; ils montrèrent la différence du maître et de l'écolier. Le tour est fin et me déplaît. Homme singulier, mais bon homme, mais galant homme, La Tour ne ferait pas cela aujourd'hui; et puis il faut avoir quelque indulgence pour un artiste piqué de se voir rabaisé sur la ligne d'un homme qui ne lui allait pas à la cheville du pied. Peut-être n'aperçut-il dans cette espièglerie que la mortification du public et non celle d'un confrère trop habile pour ne pas sentir son infériorité, et trop franc pour ne pas le reconnaître. Eh! ami La Tour, n'était-ce pas assez que Perronneau te dit: «Tu es le plus fort»; ne pouvais-tu être content, à moins que le public ne te le dit aussi? Eh bien, il fallait attendre un moment, et ta vanité aurait été satisfaite et tu n'aurais point humilié ton confrère. A la longue, chacun à la place qu'il mérite. La société c'est la maison de Bertin; un fat y prend le haut bout la première fois qu'il s'y présente, mais peu à peu il est repoussé par les survenants; il fait le tour de la table et il se trouve à la dernière place au-dessus ou au-dessous de l'abbé de la Porte.

Diderot, *Salon de 1767* (*Œuvres*, éd. Assézat, t. XI, p. 150-152).

### [II] MARIETTE

Pierre-Jean Mariette's notes on artists include the most important contemporary biography on La Tour. It was written in 1772, shortly before Mariette died in 1774. First published in part by Georges Duplessis in *Archives historiques et littéraires du nord de la France* in 1852 (III, pp. 377–384, where it was followed by a supplementary note on La Tour by the editor, Arthur Dinaux, pp. 384–86), it was included in the third volume (1854-56) of *Abécédario* edited by Chennevières and Montaiglon and reprinted in B&W (pp. 15–19) below. All of these omit the date, which can be ascertained from the original manuscript, "Notes manuscrites sur les peintres et les graveurs" (cited Smentek 2014, pp. 106, 131). B&W justly note that its sober account balances those of later biographies which tended to omit the negative observations Mariette justly made, or worse, transform them into unmerited praise (for example, Mariette notes La Tour's intellectual pretensions and his attempts to appear erudite by repeating half-digested ideas from Bayle's dictionary; this ends up in Bucelly d'Estrées as "vastes connaissances en littérature, il était bon mathématicien et bon géomètre.")

The note biographique de Mariette a l'avantage d'avoir été rédigée du vivant de La Tour par un critique éprouvé qui, tout en reconnaissant la valeur de l'artiste, ne se laissa pas influencer par l'engouement général, mais sut juger l'homme et voir ses travers. Cette biographie sert de correctif aux véritables hagiographies de Duplaquet et de Bucelly d'Estrées.

LA TOUR (Maurice-Quentin DE), né à Saint-Quentin, le 5 septembre 1704, s'est fait de lui-même et a acquis une très grande réputation par la vérité qu'il a su mettre dans ses portraits peints en pastel. Il n'a pas dans sa couleur la fraîcheur qu'a mis dans la sienne la Rosalba, mais il dessine mieux. Il entre dans le plus grand détail et il a le talent précieux de faire parfaitement ressembler. Mais son humeur est singulière, et sa façon d'agir avec une infinité de gens, qu'il disoit être de ses amis, et dont, à ce titre, il a voulu faire le portrait, ne lui fait pas honneur. Il a méprisé de très-honnêtes présens qu'ils lui offroient et les a traités en vrai corsaire. On n'en finiroit pas si l'on entreprenoit d'en faire l'histoire, non plus que des scènes ridicules qu'il a données à la Cour, et qui ont beaucoup ralenti le désir qu'on y mettoit dans la recherche de ses ouvrages. Il croyait s'y faire admirer par une sorte de philosophie qui tiroit de celle de Diogène le cynique, et il n'y a gagné d'autre avantage que d'être regardé comme un impoli et qui n'avoit aucun usage du monde. On lui a aussi reproché de n'apporter dans les sociétés où il vouloit briller et se donner pour homme de lettres, qu'un reste à moitié digéré de ce qu'il avoit lu dans quelques livres un moment avant que de sortir de chez lui, et ces lectures étoient ordinairement faites dans des livres qui traitoient de matières fort au-dessus de la portée de son intelligence. Je lui pardonnerois ces écarts, mais non la hardiesse avec laquelle il vient de gâter le beau portrait de Restout, qu'il avoit donné pour son morceau de réception à l'Académie. Il se l'est fait remettre, je ne sais sous quel prétexte; apparemment qu'il s'est

cru en état de mieux faire, et, sans s'apercevoir de combien il étoit déchu, il l'a retravaillé et l'a entièrement perdu. Quel dommage!

En voici un trait. Il peignoit le portrait de M<sup>me</sup> de Pompadour; le roi étoit présent, et dans la conversation il fut question des bâtimens que le roi avoit fait construire; La Tour, qu'on n'interrogeoit pas, prit la parole et eut l'impudence de dire que cela étoit fort beau, mais que des vaisseaux vaudroient beaucoup mieux. C'étoit dans le temps que les Anglois avoient détruit notre marine et que nous n'avions aucun navire à leur opposer. Le roi en rougit et tout le monde regarda comme une bêtise une sortie si imprudente, qui ne menoit à rien et ne méritoit que du mépris.

Maurice-Quentin de La Tour est né à Saint-Quentin, ville de Picardie, le 5 septembre 1704. Dès sa plus tendre enfance, il montra du goût et de l'amour pour le dessein. Son père s'étoit mis dans la tête d'en faire un ingénieur; mais on lui fit sentir qu'avec une vue aussi courte que l'avoit son fils, il lui seroit impossible d'en faire le service et il abandonna ce projet. Ce qui l'y avoit fait penser étoit l'ardeur avec laquelle il voyoit son fils se porter à dessiner; il copioit à la plume toutes les estampes qui lui tombaient sous la main. Un élève du peintre Vernansal apporta à Saint-Quentin des académies que ce maître avoit dessinées. Il les dévorait des yeux et brûloit du désir d'en faire autant. Ce n'étoit pas là, cependant, l'intention de son père. Il avoit une trop mauvaise opinion de la peinture et n'auroit jamais voulu consentir que son fils en eût fait sa profession. Il le lui fit sentir de façon que, voulant se soustraire à cette espèce de tyrannie, le fils, qui alors comptoit à peine quinze ans, prit la résolution de quitter la maison paternelle et alla se réfugier à Paris, qu'il regardoit avec raison comme le véritable centre des beaux-arts. Il avoit lu sur des estampes le nom de Tardieu, le graveur; il lui écrit, lui demande aide et conseil, et Tardieu lui répond qu'il peut se mettre en chemin et le venir trouver. Il imaginoit que l'intention de La Tour étoit de faire un graveur. Celui-ci lui déclare, à son arrivée, qu'il veut être peintre. Où le placer? Tardieu jette les yeux sur Delaunay, qui tenoit boutique de tableaux sur le quai de Gesvres. Il est refusé. Vernansal, chez qui on le conduit, ne lui fait pas un meilleur accueil; enfin, il trouve entrée chez Spoëde, peintre tout à fait mediocre, mais galant homme, et, pendant tout le temps qu'il demeure avec lui, il travaille avec l'ardeur de quelqu'un qui a l'ambition de se distinguer et de percer. Le voilà bientôt en état de reconnoître la faiblesse des talens de son maître. Il le quitte et passe à Londres, résolu de voir ensuite la Hollande, si son compagnon de voyage ne fût pas mort. Au bout de quelques mois d'absence, il revient à Paris. Il s'affiche pour peintre de portraits; il les faisoit au pastel, y mettoit peu de temps, ne fatiguoit point ses modèles; on les trouvoit ressemblants; il n'étoit pas cher. La presse étoit grande; il devint le peintre banal. Quelques portraits qu'il fit pour des personnes de la famille du sieur de Boullongne furent vus par Louis de Boullongne, premier peintre du roy, qui, à travers des défauts, sut y lire ce qu'il y avoit de bon, c'est-à-dire ce tact et ce don de la nature qui saisit du premier coup les traits d'un visage et s'assure de la ressemblance. Il demanda à voir l'artiste; il l'encouragea. «Vous ne sçavez ni peindre ni dessiner, lui dit-il; mais vous possédez un talent qui peut vous mener loin; venez me voir». La mort de celui qui lui parloit avec tant de franchise et de bonté, arrivée en 1733, le priva du secours qu'il devoit s'en promettre. Il ne chercha plus de ressources que dans lui-même, et, redoublant d'efforts, il arriva bientôt au point de perfection qu'il se proposoit depuis longtemps. Ses succès, car il jouissoit alors de toute sa réputation, l'engagèrent à se présenter à l'Académie royale de peinture pour y être reçu; il y fut admis en 1744 avec distinction et, peu d'années après, en 1751, il monta au rang de conseiller, qui est le grade le plus honorable auquel puisse prétendre un peintre de portraits. Depuis cette époque, il ne s'est pas fait d'exposition au Salon du Louvre qui n'ait fait voir de nouveaux chefs-d'œuvres de sa façon. Un des premiers qu'il y ait mis sous les yeux du public, en 1745, fut le portrait de M. Duval d'Épinoy, secrétaire du roi, qui vivoit alors avec lui sur le pied d'ami, et c'est ce qui l'engagea de faire graver sur la bordure de son tableau ces deux vers:

La peinture autrefois naquit du tendre amour;  
Aujourd'hui l'amitié la met dans tout son jour.

Sentiments fort nobles, mais que l'amour du gain démentit bientôt, car, lorsqu'il fut question du paiement, il fallut batailler et se quitter bien mécontents l'un de l'autre. Le portrait étoit excellent; il étoit plus grand que ne le sont ordinairement les portraits au pastel. La figure étoit jusqu'aux genoux; mais c'étoit La Tour qui l'avoit voulu ainsi. Étoit-il juste de payer si chèrement ses caprices? On le verra bientôt jouer des scènes encore plus singulières. Mais, si cette conduite a fait trop souvent tort à son cœur, la perfection de ses tableaux ne lui en a pas moins fait une réputation durable et méritée. Il n'y a jamais mis cette fraîcheur et cette facilité de touche avec laquelle la Rosalba, en suivant la même carrière, s'est rendue si recommandable. Mais il est plus précis qu'elle; il dessine mieux, et, ce que l'Italienne n'a jamais fait, il n'a presque jamais manqué une ressemblance. Ses pastels ont toujours fait l'honneur des expositions. On y a vu avec admiration les portraits du peintre Dumont et Restout, qu'il a faits pour ses morceaux de réception à l'Académie, ceux du président Bernard de Rieux et de la marquise de Pompadour, figures entières et d'une grandeur où l'on ne croiroit pas que le pastel pût atteindre, ceux du roy, de la reine et de toute la famille, et, pour le dire, en un mot, les portraits de tout ce qu'on connoît de plus distingué par leur naissance ou par leurs talents. Il avoit entrepris le mien, et je crois qu'il lui auroit fait honneur. Il me fit souffrir, car il y employa un si grand nombre de séances que je n'ose le dire. Le malheur a voulu qu'il en ait fait choix pour essayer s'il pouvoit parvenir à fixer le pastel à l'imitation de Loriot, qui prétendoit en avoir trouvé le secret et qui refusoit de le lui communiquer. On m'a assuré que le tableau en avoit tellement souffert, que de dépit il l'avoit jeté au feu; je ne sais si l'on m'a dit vrai, mais il est certain qu'il n'en a plus été question entre nous, et de là je juge qu'on m'a dit vrai; ce n'est pas la seule fois qu'il en a agi ainsi avec ses propres ouvrages. Il seroit à souhaiter qu'il se fût défait de cette mauvaise prévention, qui lui fait croire que l'expérience lui a fait acquérir des connoissances qui lui manquoient dans le temps de sa plus grande vigueur, et qui lui fait regarder de mauvais œil des ouvrages où les plus difficiles ne trouvent qu'à louer. Il est juste qu'un peintre soit son critique, et il ne l'est même jamais assez. La paresse, l'amour-propre fournissent trop fréquemment des excuses sur des défauts qu'on reconnoît et qu'on veut oublier; mais il est tout aussi pernicieux de se dégoûter mal à propos de ce qui est sorti de ses mains, quand on le pousse à un certain degré d'excellence. Car, comme il n'est pas donné à l'homme d'atteindre à une entière perfection, il ne faut pas croire que quelque ouvrage que ce soit puisse être exempt de défauts; le meilleur est celui qui en a le moins et, presque toujours, quand on ne sait pas se retenir, on détériore une première production au lieu de l'améliorer; le plus sûr est d'aller en avant, et, supposé que l'on ait aperçu quelques parties foibles dans un ouvrage sur lequel on s'est épuisé, de s'en corriger dans celui qui vient ensuite. Ce seroit sans doute la conduite qu'auroit dû suivre notre peintre; il en a pris une autre plus courte, mais qu'on ne lui peut pas pardonner. Il a détruit par humeur d'excellents morceaux, uniquement parce qu'ils lui déplaisoient, et il est arrivé, ce que j'ai déjà remarqué, que ce qu'il a jugé à propos de substituer à ce qu'il effaçoit lui étoit très-inférieur. Qu'il dise tout ce qu'il voudra, il ne persuadera jamais ni à moi, ni à aucun de ceux qui en ont été témoins, que le portrait de Dumont, qui est dans la salle de l'Académie, vaille, tout excellent qu'il est, celui qu'il avoit fait précédemment et qu'il recommença sans en avoir pu donner de raisons plausibles à ceux qui l'interrogèrent là-dessus et qui lui en témoignèrent leurs regrets. Il avoit peint, à peu près dans le même temps, le portrait de M. Bernard de Rieux; c'étoit un ouvrage de la plus longue haleine et tel qu'on n'en avoit point encore vu au pastel de pareille taille. Il quitte l'appartement dans lequel il l'avoit peint, vient en habiter un autre; les jours ne sont plus les mêmes, et le tableau ne lui paroît pas produire l'effet qu'il s'en étoit promis; le voilà qui l'efface et qui en recommence un nouveau. Est-ce donc là une raison pour faire soupirer quelqu'un après un portrait dont il est bien aise de jouir, et qu'il sera, outre cela, obligé de payer le double? Cela

a effrayé bien des gens, et certainement de La Tour auroit eu beaucoup plus de pratiques encore s'il e été plus traitable. L'on sçait ce qui s'est passé entre lui et M. et M<sup>me</sup> de la Reynière; leurs portraits lui restèrent, parce qu'en ayant mesuré le prix sur les richesses de ceux qui s'étoient fait peindre, il eut le front d'en vouloir exiger cinq mille francs de chacun, et M. de la Reynière prit le parti de les lui laisser.

Plusieurs années s'écoulèrent, après lesquelles, se lassant de voir ces deux portraits dans son atelier, il demanda qu'on les retirât et à en être paye, et il eut l'impudence d'appuyer sa demande d'un exploit. De véritables amis, consultés, lui auroient fait apercevoir le risque qu'il courroit en tenant une pareille conduite; il pouvoit être traduit vis-à-vis des arbitres, qui, jugeant du prix de ces tableaux sur le prix qu'ils mettoient aux leurs, auroient peut-être réduit à deux ou trois cens écus ce qu'il estimoit dix mille francs, et, les juges ne pouvant prononcer autrement, il ne lui seroit resté de ses prétentions que la honte de les avoir soutenues. Mais, comme les procès ont leurs désagrémens, quels que bons qu'ils soient, M. de la Reynière a envisagé son repos; il a été entretenu dans cette disposition par M. de Malesherbes, son gendre. On a prié M. Silvestre, alors directeur de l'Académie de peinture, homme prudent et sage, de donner sa décision. M. de la Reynière a ouvert sa bourse et lui a permis d'y prendre tout ce qu'il jugeoit à propos, et ce n'est pas sans peines que cet arbitre judicieux a déterminé M. de La Tour, je ne dis pas de s'en rapporter à son jugement seul, car il a eu la malhonnêteté de lui témoigner de la défiance en lui donnant pour adjoint M. Restout, mais à accepter 4,800 livres, à quoi tous deux réunis ont estimé le prix des deux tableaux. S'il continue sur ce pied, qui sera assez riche pour se faire peindre par lui? Moi-même, à quoi me serois-je reposé, s'il m'avoit fallu fixer un prix au portrait qu'il avoit voulu faire de moi et presque malgré moi? Car il commence à ne plus connoître d'amis, lorsqu'il est question de ses portraits. M. de Mondonville, célèbre musicien, est un de ceux chez qui il va plus familièrement. Il a fait son portrait. M<sup>me</sup> de Mondonville, qui joint au goût de la musique celui de la peinture, dans laquelle elle s'est quelquefois exercée, désire avoir pareillement le sien; mais, avant que de rien entamer, elle lui a fait l'aveu qu'elle n'a que vingt-cinq louis à dépenser. Là-dessus, M. de La Tour la fait asseoir et fait un portrait qui a plu à tout le monde; il a enchanté M<sup>me</sup> de Mondonville, qui, sans perdre un moment, tire l'argent de sa cassette, et, le mettant dans une boîte sous des dragées, l'envoie à son peintre. M. de La Tour garde les dragées, renvoie l'argent. M<sup>me</sup> de Mondonville imagine dans ce jeu une galanterie, et que, ne s'étant pas autrement expliqué lors de la première proposition, M. de La Tour veut lui faire présent du portrait, et, comme elle ne veut pas lui céder en générosité, elle lui fait remettre un plat d'argent qu'elle s'est aperçu manquer dans son buffet et qu'elle a payé 30 louis. Le nouveau présent éprouve le sort du premier; il est renvoyé, et M<sup>me</sup> de Mondonville apprend que M. de La Tour a mis à son portrait sa taxe ordinaire de douze cens livres, et qu'il ajoute à cela qu'il ne doit avoir aucuns égards pour des gens qui ne pensent comme lui sur le compte des bouffons, dont la musique et les représentations comiques divisoient dans ce moment tous ceux qui, dans Paris, se piquoient de se connaître en musique, et M. de La Tour avoit le faible de vouloir s'en mesler, et ne s'apercevoit pas qu'il donnoit au public une scène encore plus comique. A l'entendre, il s'est dégoûté de faire des portraits. Ils lui ont cependant procuré une assez honnête fortune. Ceux de la famille royale, qu'il a peints, ont été bien reçus et payés largement; il a obtenu un logement aux galeries du Louvre, une pension de mille livres. Que lui faut-il de plus? Seroit-ce pour faire naître de plus grands désirs, et ne craint-il pas le contraire? La conduite qu'il a tenu avec M<sup>me</sup> la Dauphine, qui souhaitoit avoir son portrait de sa main, est trop singulière pour que je ne la rapporte pas, sans y rien changer, dans les termes que s'en est expliqué avec moi M. Silvestre, chargé de la négociation. Il avoit reçu une lettre de M<sup>lle</sup> Silvestre, sa fille, attachée à M<sup>me</sup> la Dauphine, par laquelle il demandoit à son père de faire ressouvenir M. de La Tour de l'engagement qu'il avoit pris avec la princesse, mais qu'elle désiroit qu'au lieu de Fontainebleau dont on étoit convenu, le portrait se fit à Versailles; elle marquoit que sa maîtresse avoit

d'autant plus lieu de le désirer que son embouppement étoit revenu, et que peut-être n'auroit-elle pas un aussi bon visage à lui offrir si elle redevenoit enceinte; elle faisoit assurer le peintre qu'elle se revêtiroit ce jour-là de toute sa bonne humeur et qu'elle l'invitoit à en faire autant de sa part. Qui ne croirait qu'à la lecture d'une lettre si honnête et si obligeante, M. de La Tour ne montreroit un désir égal à sa reconnaissance? Point du tout. Il répond froidement qu'il ne peut se rendre à l'invitation, qu'il n'est point fait pour ce pays-la, et cent autres choses qui alloient à le perdre si elles avoient été redites. Heureusement, il les disoit à M. Silvestre, qui, fort éloigné de lui nuire, n'en étoit que plus embarrassé sur ce qu'il devoit répondre à la lettre, qui finissoit par témoigner une sorte d'impatience de la part de M<sup>me</sup> la Dauphine. Il tâche de remettre son homme et de lui faire prendre un meilleur parti. Il le tourne par tous les bouts. Il le voit enfin s'éclipser, et, dans le moment qu'il n'en attend plus rien, il reparoit avec une lettre où, tant bien que mal, il s'excuse sur des occupations indispensables, sur les jours trop courts et trop sombres, et prie de remettre la partie au printemps, sûr apparemment de ce qui devoit arriver; car M<sup>me</sup> la Dauphine devint grosse, et il ne fut plus question de portrait. Ce n'est pas le seul mauvais personnage qu'il ait joué à la cour. Il y a quelquefois pris des libertés qu'à peine se seroit-il permis avec ses égaux. Une fois qu'il y peignoit le portrait de M<sup>me</sup> la marquise de Pompadour, le roi présent, Sa Majesté fit tomber la conversation sur ses bâtimens, sur ceux qu'il faisoit construire alors, et en parloit avec une sorte de complaisance. Tout à coup La Tour prend la parole, et, feignant de l'adresser à lui-même: « Cela est beau, dit-il, mais des vaisseaux vaudroient mieux. » Il disoit cela au moment que les Anglois venoient de détruire notre marine. Le roi en rougit et se tut, tandis que le peintre s'applaudissoit en secret d'avoir dit une vérité dans un pays qui ne la connoît pas; il ne sentit pas qu'il avoit commis une imprudence qui ne vaut que du mépris. Je ne sais si je me trompe; mais je crains que ce ne soit quelque pareille indiscretion qui l'ait éloigné de chez M<sup>me</sup> Geoffrin, où je l'ai vu pendant quelques années assister au dîner du lundi avec assez d'assiduité. Peut-être crut-il qu'il y avoit pour lui plus d'avantages de se trouver dans d'autres sociétés, qui lui laissoient une entière liberté de parler avec hardiesse sur des matières fort au-dessus de sa portée, et de débiter des traits d'érudition dont il ne manquoit jamais de faire provision dans le dictionnaire de Bayle, son livre favori, avant que de sortir de chez lui<sup>1</sup>. Pour égayer ce que je viens d'écrire, je vais raconter une aventure assez plaisante qui lui est arrivée et que je tiens de lui. Un particulier, qu'il ne connoissoit pas et qu'il n'a plus revu, vint lui demander son portrait, et La Tour s'y étant prêté de bonne grâce, cet homme, qui avoit affecté de venir toujours seul et qui paroissoit jaloux de garder l'incognito, le portrait fait, demande à La Tour de le couvrir d'une glace et de le mettre dans une bordure étroite semblable à celles dont on est assez dans l'usage d'entourer les miroirs de toilette. Au jour donné, il vient un matin, encore seul, prendre le portrait, l'enveloppe lui-même d'un linge, le prend dans son bras, le place dans son fiacre, le tout en présence de La Tour, dans le plus grand silence et sans lui dire un mot de paiement. Celui-ci lui voyoit faire ses opérations et n'osoit parler dans l'attente que l'argent

alloit paroître. Intérieurement il se disoit: Emporteroit-il sans payer le tableau? Et, quand il fut parti: Il l'emporte, dit-il d'un ton tranquille. La singularité de l'aventure lui ferme la bouche; il en reste là. Notre homme arrive cependant chez lui. Son premier soin est de s'informer si sa femme n'est pas encore levée; elle ne l'étoit pas, et c'étoit tout ce qu'il souhaitoit. Il entre dans sa chambre, ôte le miroir de dessus sa toilette, y substitue son portrait, et va se mettre en embuscade dans un cabinet voisin; son épouse éveillée, sort du lit, et tout de suite elle va se mettre à sa toilette. Le mari profite de ce mouvement; il quitte son poste et va se placer précisément derrière le fauteuil de sa femme qui, levant le dessus de sa toilette, voit son mari vis-à-vis d'elle et s'imagine que c'est lui qui se miroit dans sa glace; elle se retourne, le trouve en effet derrière elle et se confirme dans son opinion. Jamais portrait ne produisit peut-être d'illusion semblable à celle-ci. Elle ne cessa que lorsque le mari, déplacé, fit apercevoir son épouse de la méprise, et, content d'une scène si bien jouée et si agréable pour lui, il retourne le lendemain chez M. de La Tour lui faire ses excuses de l'avoir mis en inquiétude, avoue le tour, lui raconte ce qui s'est passé depuis leur dernière entrevue, ce qui ne pouvoit manquer de flatter son amour-propre, jette une bourse sur la table: il y a dedans cent louis, dit-il, prenez ce que vous voudrez, tout, si vous le jugez à propos; encore n'en seroit-ce pas assez pour vous témoigner ma reconnaissance et égaler le plaisir que vous m'avez fait goûter. M. de La Tour ne conserva que ce qu'il crut devoir lui appartenir légitimement, remit le reste de l'argent à son homme, qui disparut et qui ne s'est plus montré depuis. J'imagine que c'étoit quelque Anglois; car, où trouver un François qui en eût agi de la sorte?

*Abécédario de P.-J. Mariette et autres notes inédites de cet amateur sur les arts et les artistes...*, t. III, 1854-1856, p. 66-78. (*Archives de l'Art français*, t. VI).

"Notes manuscrites sur les peintres et les graveurs", BnF Est., Rés. Ya 2-4, IX, fol. 49-54

### [III] HORDRET

Hordret, in his *Histoire des droits anciens... de la ville de Saint-Quentin*, 1781, under the chapter on the Collège de Saint-Quentin, includes the following biography of la Tour. Although B&W mention his reference to the Desjardins perspective in their *Tableau chronologique*, they omit the biography, perhaps because its art historical content is minimal; but Bucelly d'Estrées probably drew on it when identifying Desjardin as La Tour's teacher. M<sup>e</sup> Louis Hordret, sieur de Flechin (1716-1789), avocat au parlement et honoraire aux conseils du roi, was an important local figure, and the nephew of Nicolas Desjardins.

*Quentin-Maurice de la Tour*, né à Saint-Quentin le 22 Septembre 1704, dédiait dès 1718 à Nicolas Desjardins, Principal du Collège,<sup>2</sup> son Professeur en Rhétorique, un tableau au crayon, ou Perspective de cette ville, que nous conservons, qui est sans doute son premier ouvrage, & qui annonçoit déjà jusqu'où devoient s'élever les talens de ce grand Maître pour la peinture en pastel. Les monumens multipliés de son Art, presque tous également parfaits, lui ont mérité une considération, qui durera aussi long-tems que ses tableaux même. M. Schmidt son ami, ayant gravé son portrait, M. Mangenot, Chanoine du Temple, mort en 1768, fit ces deux vers pour être mis au pas de la gravure.

Admirez jusqu'où l'Art atteint!  
La Tour est gravée comme il peint.

Dans la jouissance paisible qu'il goûte des fruits [p. 412] de ses travaux, M. de la Tour n'oublie pas la ville qui lui a donné naissance, & il ne s'en rappelle le souvenir que pour y étendre ses bienfaits par des fondations, propres à soulager l'indigence & à faire germer les talens trop enfouis du pauvre & de l'artisan. Il y a fait trois fondations; la première de 300 liv. de rente en faveur des vieux hommes. La seconde de pareille rente pour le soulagement des pauvres femmes en couche. La troisième de 1300 livres pareillement de rente pour une Ecole gratuite de Dessin en faveur de tous les pauvres enfans de la ville & des villages voisins qui voudront en profiter. Ces fondations doivent être incessamment autorisées par des Lettres-Patentes du

<sup>1</sup> Il est curieux de rapprocher ici ce que dit de La Tour Marmontel, parlant de la société de M<sup>me</sup> Geoffrin: « La Tour avoit de l'enthousiasme, et il l'employoit à peindre les philosophes de ce temps-là; le cerveau déjà brouillé de politique et de morale, dont il croyait raisonner savamment, il se trouvoit humilié lorsqu'on lui parloit de peinture. Vous avez de lui, mes enfans, une esquisse de mon portrait; ce fut le prix de la complaisance avec laquelle je l'écoutais, réglant les destins de l'Europe. » Marmontel en parle encore en un autre endroit « Mais je ne fus d'abord que de sa société particulière (à M. de la Poplinière). Là je trouvai le célèbre Rameau; La Tour, le plus habile peintre en pastel que nous ayons eu; Vaucanson, le merveilleux mécanicien; Carle Vanloo, ce grand dessinateur et ce grand coloriste, et sa femme qui, la première, avec sa voix de rossignol, nous avoit fait connaître les chants de l'Italie. » Marmontel, *Mémoires*, éd. Verdrière, 1818, t. I, p. 359 et 208. (Note de l'éditeur de l'*Abécédario*.)

<sup>2</sup> From 1718; he was born in 1682 and died in 1738.

Souverain, qui seront enregistrées au Parlement & qui en assureront en conséquence l'exécution à perpétuité. Les fonds ou capitaux de ces rentes ont été par lui remis au Corps de la même ville, qui s'est chargée de l'acquit de ces mêmes fondations, & affecté ses domaines, fonds & revenus pour la sûreté de ladite exécution pareillement à perpétuité. Déjà même elles s'exécutent dans les trois parties, & déjà nombre d'enfants, dont les parents étoient embarrassés, se rendent assidûment à cette Ecole gratuite, font des progrès sensibles, dont nous avons voulu être personnellement témoin, dans l'étude & exercice du Dessin, & laissent concevoir les plus flatteuses espérances de cet établissement patriotique.

Louis Hordret, *Histoire des droits anciens... de la ville de Saint-Quentin*, 1781, pp. 411–12

[IV] M<sup>lle</sup> FEL

Le témoin le mieux informé de la vie et de l'œuvre de La Tour fut évidemment M<sup>lle</sup> Fel; on en jugera par ce qu'en dit M. Tourneux dans son petit livre, si riche en renseignements de toutes sortes, qui est, à coup sûr, ce qu'on a écrit de meilleur sur La Tour. On regrette seulement que ce témoignage soit si bref.

Les *Confessions* de Rousseau ont de bonne heure sauvé de l'oubli le nom de M<sup>lle</sup> Fel qui créa le rôle de Colette dans le *Devin du village* et qui aurait inspiré à Cahusac et à Grimm une passion telle que le premier en perdit la raison et que le second feignit une léthargie dont Jean-Jacques prétend avoir été le témoin; mais c'est seulement de nos jours, et même tout récemment, que l'état civil et la carrière musicale de la cantatrice ont été débrouillés par M. Émile Campardon et surtout par M. F. Prodhomme, auteur d'une étude en français publiée dans une revue allemande. Née à Bordeaux le 26 octobre 1713, Marie Fel, fille légitime d'un organiste, débuta en 1734 à Paris au Concert spirituel et à l'Opéra: elle appartint à ce théâtre jusqu'en 1758 et paraît y avoir été fort employée et fort applaudie. Retraitee avec pension, elle chantait encore au Concert spirituel et à celui de la Reine et ne se retira définitivement qu'en 1778. La merveilleuse « préparation » de Saint-Quentin est sans doute antérieure au portrait du Salon de 1757, car Marie Fel avait alors quarante-quatre ans, et l'on peut présumer qu'à cette date ses rapports avec La Tour étaient depuis longtemps intimes. Non seulement elle demeurait rue Saint-Thomas-du-Louvre, à deux pas du logement officiel de La Tour, mais plus tard elle eut à Chaillot une maison de campagne où La Tour résidait volontiers, après avoir cédé à M<sup>me</sup> Helvétius, en 1772, cette maison d'Auteuil qu'il aurait, selon M. Guillois, possédée deux ans seulement et que, de nos jours, la mort tragique de Victor Noir avait rendue célèbre...

Cette liaison, librement acceptée par l'opinion publique et par la famille du peintre, se prolongea jusqu'au retour forcé de celui-ci à Saint-Quentin, et des rapports affectueux semblent avoir persisté de tout temps entre le chevalier de La Tour et la maîtresse de son frère. Dans le brouillon de testament de 1783, celui-ci légua en viager à M<sup>lle</sup> Fel tout ce qu'il avait à Chaillot (sauf son fameux télescope de Dollond), son piano-forte, ses glaces, ses meubles, son argenterie, et, le 5 janvier 1785, après l'interdiction de La Tour, elle accusait réception au chevalier de l'état des meubles « dont son honnêteté lui laissait la jouissance », en le priant de donner des ordres pour des réparations urgentes au logement du Louvre. La date exacte du décès de M<sup>lle</sup> Fel n'est point connue, mais d'après un document retrouvé par M. Prodhomme aux archives de la Seine, cette date pourrait être placée en février 1794, car il est question, dans une lettre d'affaires du 2 floréal an II (21 avril 1794), de ce décès survenu depuis environ deux mois<sup>3</sup>.

M<sup>lle</sup> Fel était-elle jolie? L'inspecteur de police Meunier, dans un rapport secret, dit brutalement le contraire; mais il loue le charme de sa voix et, à cet égard, leurs contemporains sont unanimes. Les nôtres le sont aussi sur le charme de cette « tête étrange, imprévue et charmante qui, à Saint-Quentin, semble

dépaysée, au milieu de cette galerie de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle, et que les Goncourt comparient à une Levantine, telle que l'on rêverait l'Haydée de don Juan ».

Tourneux, *La Tour*, p. 88-92.

On comprend pourquoi nous avons tenu à faire figurer en tête des biographies de La Tour une lettre écrite au chevalier de La Tour par M<sup>lle</sup> Fel, où celle-ci donne l'écho d'une note adressée à Dezallier d'Argenville et qui semble être la source de quelques-unes des anecdotes les plus souvent répétées sur l'artiste.

Un monsieur d'Argenville, conseiller au Châtelet, je crois, qui estimoit beaucoup votre frère, s'occupe depuis longtems à recueillir des anecdotes pour satisfaire l'envie qu'il a d'écrire la vie de son ami, pour mettre au grand jour ses vertus et ses grands talents.<sup>4</sup> J'ai creusé ma tête, monsieur le chevalier, pour luy en trouver, d'après ce qu'il m'a conté luy même, comme son arrivée à Paris, sa vie dissipée, le portrait de M<sup>me</sup> Boulogne, la remarque du vieux Boulogne, beau-père de la dame. Ce grand peintre voulut connoître le jeune homme, on luy présenta; il le traine par le collet de son habit, vis à vis du portrait, en luy disant: « Regarde, malheureux, si tu es digne du don que t'a fait la nature; va t'en dessiner, si tu veux devenir un homme. »

Je luy ai aussi raconté, d'après luy, les portraits de M. et M<sup>me</sup> de l'Arenière [La Reynière], qu'il ne voulût livrer à moins de deux mille écus, en leur disant que les riches devoit payer pour les pauvres. Il m'a raconté aussi qu'en peignant les enfans de France, à Meudon, il avait eu le courage de dire à M. le dauphin que ses enfans étoit mal élevés. Il m'a raconté aussi que, peignant M<sup>me</sup> de Pompadour<sup>5</sup>, le roy, après l'affaire de Rosbach, arriva fort triste, elle luy dit qu'il ne falloit point qu'il s'affligeât, qu'il tomberoit malade, qu'au reste, après eux le déluge.

La Tour retint le mot; quand le roy fut party, il dit à la dame que ce mot l'avoit affligé, qu'il valoit mieux que le roy fût malade que si son cœur étoit endurcy. Voila, monsieur le chevalier, ce que ma tête a pu fournir d'anecdotes à M. d'Argenville; si vous en avez que je ne connoisse pas, vous voudrez bien me les envoyer, pour que je les luy fasse parvenir.

Adieu, monsieur le chevalier, recevez sans cérémonie l'assurance des sentimens que vous me connoissez pour vous et qui dureront autant que moi.

FEL.

Desmaze, 1874, p. 61; B&W, pp. 14–15, sans date.

[V] ANON. ARTICLE NÉCROLOGIQUE

*Affiches de Picardie*, 26 avril 1788

M. Maurice-Quentin de La Tour, peintre du Roy, conseiller de l'académie royale de peinture et sculpture, honoraire de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de la ville d'Amiens, est mort la nuit du 16 au 17 février dernier, âgé de près de 84 ans, à Saint-Quentin, sa patrie, où il s'étoit retiré depuis quelques années.

<sup>4</sup> M. d'Argenville a publié deux volumes: *Vies des fameux architectes et sculpteurs*, Paris, 1787, Debure.— Il n'y est pas fait mention de la note ci-dessus, que l'auteur n'a pu, sans doute, utiliser a temps. (Note de Desmaze.) [reprinted without comment by B&W; Cabezaz 2009b, p. 176, assumes the reference is to Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville (1680–1765), celebrated naturalist, connoisseur and collector and author of the *Abregé de la vie des plus fameux peintres*, 1745–52; but, since this correspondence is unlikely to have taken place before 1765 Desmaze is surely correct in identifying the enquirer as his son, Antoine-Nicolas (1723–1796), also a maître des comptes, connoisseur and author of the *Vie des fameux architectes et sculpteurs*. There is no sign of d'Argenville's life of La Tour, unless it is the Éloge de La Tour, *infra*, 1792, omitted by B&W.]

<sup>5</sup> Sur le portrait de M<sup>me</sup> de Pompadour, lire les articles de Sainte-Beuve et d'Arsène Houssaye. (Note de Desmaze.)

<sup>3</sup> *Sammelbande der internationalen Musikenschaft*, Leipzig, 1902, 3<sup>e</sup> année. M<sup>lle</sup> Fel est morte à Chaillot le 2 février 1794 (Prodhomme, *Revue Pleyel*, novembre 1924).

Par son génie et par la délicatesse de son crayon, tantôt fier et vigoureux, tantôt suave et facile, il avait rendu la peinture au pastel la rivale de la peinture à l'huile. Vandick et le Titien n'ont pas mieux connu la nature, et ne l'ont pas mieux rendue.

Ce qui frappe dans ses tableaux, ce n'est pas seulement la parfaite ressemblance de la figure, mais l'âme tout entière de ses personnages. Ses portraits sont une suite de caractères aussi finement saisis, aussi fortement prononcés que ceux de Théophraste et de la Bruyère.

La plus brillante réputation n'a pas été la seule récompense de ses nombreux chefs-d'œuvre: malgré son insouciance et son extrême désintéressement, ils lui ont procuré une fortune assés considérable, dont il a toujours fait le plus bel usage. Sa famille, ses amis, tous les talens, tous les infortunés avoient un droit acquis sur les fruits de ses travaux.

Plusieurs établissemens précieux qu'il a faits à Saint-Quentin caractérisent son goût pour les arts et son amour pour les hommes. Il a fondé pour la province de Picardie un prix de 500 fr. dont il a confié la distribution à l'académie d'Amiens.

Nous croyons devoir édicter les termes de l'acte du 10 mai 1783 qui contient cette fondation vertueuse et patriotique.

« Cette dotation est faite pour, par ledit sieur de La Tour, fonder à perpétuité en laditte académie un prix de 500 fr. qu'il entend être distribués le jour de Saint-Louis à celui des citoyens de la province de Picardie qui auroit fait la plus belle action d'humanité, de quelque maniere qu'elle s'entendit: ou, à ce défaut, à celui qui auroit fait la découverte d'un remède des plus utiles à la santé, ou de quelques machines, métiers ou autres choses démontrées utiles pour perfectionner les arts, l'agriculture ou pour faire fleurir le commerce, principalement dans la province de Picardie, et dans tout le royaume. MM. les curés et les seigneurs sont priés de faire connaître dans leurs cantons l'objet de ce prix. »

L'académie, pour témoigner son estime et sa reconnaissance envers un si bon citoyen et un si généreux confrère, a fait célébrer un service solennel, le samedi 19 de ce mois, en l'église des RR. PP. Cordeliers. M. de La Tour emporte les regrets de tous les amis des arts et des vertus. Son âme noble et fière a sçu conserver son indépendance dans tous les pays où le goût de la perfection l'a fait voyager, et dans toutes les situations singulières où il s'est trouvé. Il sçavoit dire et faire goûter la vérité, même à ceux pour qui l'on croit qu'elle est une vaine chimère. Un de ses confrères, son compatriote et son ami, a donné pour mettre au bas de son portrait, placé en la salle de l'hôtel de ville de Saint-Quentin, ce vers latin:

*Ingenii dotes animi virtutibus aequat.*

que le même a imité dans ce vers français:

« Admirés son génie et chérissés son cœur. »

M. de La Tour laisse pour héritier de sa fortune, de son nom, et surtout de sa bienfaisance, un frère, M. Jean-François de La Tour, chevalier de l'ordre royal militaire de Saint-Louis, dont les tendres soins et l'amitié filiale ont versé un beaume salutaire dans le cœur de ce respectable vieillard les trois dernières années de sa vie.

*Affiches de Picardie* du samedi, 26 avril 1788; Desmaze, 1874, p. 56; B&W, pp. 123–124.

## [VI] DUPLAQUET

L'*Éloge historique de La Tour*, prononcé le 2 mai 1788 par l'abbé Duplaquet, devrait être une des sources les plus précieuses de la biographie du maître. Duplaquet avait connu personnellement l'artiste et écrivait deux ans après sa mort. Par malheur, il avait un tel goût pour la rhétorique que, dépouillé de ses fleurs, son Éloge se réduit à quelques faits qu'on trouvera insérés à l'endroit voulu dans le Tableau chronologique. Il ne pouvait être question de le reproduire *in extenso*.

In view of the rarity and importance of the source, we nevertheless (despite its “éloquence redondante et fleurie”) reprint an extensive part below, including many facts as well as certain tropes that are repeated

in later biographies (the author's prefatory letter to the administrators of the École gratuite indicates that he had been warned of their intention to re-use the material). Of humble origins, Charles Vincent du Plaquet or Duplaquet<sup>6</sup> (1730–1811) held a number of important positions at Saint-Quentin, some of which are set out on the title page of the éloge. He was also one of the delegates to the États généraux, oddly as one of the representatives of the tiers état of Saint-Quentin. His choice as orator was not uncontroversial: he was not a freemason, as indicated by the adjective “prophane” appearing before his name in the resolutions of La Tour's lodge *L'Humanité* (with which the administration of the École gratuite was closely connected). Although he would have known La Tour in the last four years of his life, his knowledge of earlier episodes must largely have been second hand. Thus, to take a single example, in picking up Diderot's story about the confrontation of Perronneau's portrait of La Tour at the 1750 salon with the *autoportrait au chapeau rabattu* he embellishes it, by substituting the *autoportrait à l'index*. The specific works he discusses are those in the La Tour collection then held by his brother in Saint-Quentin; although not an art historian, the descriptions of some are well written, and that of the queen is of particular value in confirming that this picture (given to the duchesse d'Angoulême in 1814, and described in the literature only as “en robe de cour”) must be a replica of the one in the Louvre.

ÉLOGE HISTORIQUE DE M. MAURICE-QUENTIN DE LA TOUR, Peintre du Roi, Conseiller de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture de Paris, & Honoraire de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Amiens, Fondateur de l'École Royale gratuite de Dessin de la Ville de Saint-Quentin: prononcé le 2 Mai 1788, à l'Hôtel de Ville de Saint-Quentin, jour de la distribution des Prix de ladite Ecole, en présence de MM. les Administrateurs & des Éléves.

PAR M. L'ABBÉ DU PLAQUET, Chanoine Honoraire de l'Eglise Métropolitaine d'Auch, Prieur commendataire de Valentine, Chapelain Conventuel de l'Ordre de Malte & Censeur Royal.

A Saint-Quentin, chez F. T. HAUTOY, Libraire & Imprimeur du Roi. 1789.

[p. i/iv unnumbered prelims]: ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A Messieurs les Administrateurs de l'École Royale Gratuite de Dessin de la Ville de Saint-Quentin

[...][p. iii]: *Vous aurez donc ici, MESSIEURS, non pas mon consentement formel de faire imprimer l'Éloge de M. De Latour, mais la liberté d'en user comme de votre propre chose, puisque je vous supplie d'en agréer l'hommage.*

[...]

*La nécessité de mon départ pour les Etats généraux ne me permet de rien retoucher, ni de surveiller l'impression, si, contre mes désirs constans, vous [p. iv] persistez à l'ordonner. Dans ce cas, messieurs, corrigez, changez vous-même. Rendez l'Ouvrage le moins indigne que vous pourrez des regards auxquels il vous plaira l'exposer.*

[...]

DU PLAQUET, de l'Ordre de Malte & Censeur Royal.

A St-Quentin, le 6 Avril 1789

[p. 1] ÉLOGE HISTORIQUE DE M. MAURICE-QUENTIN DE LA TOUR, PEINTRE DU ROI

MESSIEURS,

Lorsque je parois dans cette Assemblée, pour jeter quelques fleurs sur le tombeau d'un Concitoyen, l'objet de notre admiration & de nos regrets, dois-je craindre que l'interprète public de l'hommage que chacun de vous rend à la mémoire d'une grand-homme, trouve des censeurs de [p. 2] son ministère? [&c.]

Voilà sans doute l'excuse, voilà certainement, Messieurs, le seul mérite auprès de vous, de l'Éloge que je vais essayer de tracer de très-grand & très-excellent homme MAURICE-QUENTIN DE LATOUR, Peintre du Roi [&c.] Pour louer M. De Latour d'une maniere digne de lui, il suffit de vous mettre sous les yeux

<sup>6</sup> His signature is invariably DuPlaquet, no space but a capital P. Séverin 1989 offers the fullest biography of this Saint-Quentinois.

quelques unes des circonstances qui ont illustré sa vie & éternisé sa mémoire. [...]

[p. 5] PREMIER PARTIE [...]

[p. 6] Né dans la cinquième année de ce siècle, il reçut une ébauche d'éducation conforme à l'usage du tems. [...]

[p. 7]...Au milieu des distractions d'une étude fastidieuse de mots, la Nature lui parle d'un ton plus intelligible. Ses yeux remarquent les objets qu'elle offre à ses regards sous leurs divers aspects. Sa plume en trace les formes sur le papier destiné à recevoir les expressions défigurées & le genre barbare d'une langue, qui n'est ni celle de la Nation, ni celle des anciens Romains. Il représente l'image de ce qu'il voit; & le Professeur, en visant le cahier de l'Ecolier, est étonné d'y reconnaître quelque fois sa propre figure, avec les attributs de son autorité. Ces essais ne sont pas toujours exempts des peines Magistrales.

Heureusement, pour l'honneur de l'Art, le jeune Dessinateur n'en est pas découragé. En vain un pere unit ses ordres aux défenses du Régent. Un goût supérieur aux obstacles, fait d'abord les éluder, & la persévérance parvient à les surmonter. Les petites gratifications que l'enfance prodigue [p. 8] en frivolités ou en friandises; il les employe furtivement en crayons de diverses couleurs: avec ces foibles moyens, sans conseil, sans secours étranger, sans autre guide que sa propre observation, il trouve la manière de nuancer, de dégrader les lumières, de prononcer les ombres, d'arrondir les formes. Ainsi le génie, pere de l'art, lui découvre d'un premier coup d'œil, ce qui est pour hommes ordinaires, le résultat d'une étude approfondie, & l'application des découvertes d'une longue suite d'expériences. Il est né Peintre, comme Homère est né Poète, comme Pascal Géomètre.

Enfin l'autorité paternelle cède à l'impulsion de la Nature. Celui qu'elle a destiné à sa plus parfaite imitation dans l'expression des figures humaines, est livré sans contrainte à l'espèce d'instinct que l'entraîne. Un Peintre de cette Ville, chargé de lui enseigner les principes de l'Art, ne sert qu'à lui abrégér la voie de la perfection. Il a tout entrevu par cette pénétration à qui rien n'échappe. Il n'a besoin que de méthode. Il la saisit avec cette rapidité de conception & cette opiniâtreté [p. 9] de travail qui précipite les succès. Moins modeste, il eut pu se dire, comme ce fameux Artiste de l'Italie, sans avoir étudié comme lui les grands modèles: *Et moi aussi, je suis Peintre.*

Une seule manière ne convient pas au jeune Elève. Parvenu au genre de perfection de son Maître, il sent que la Nature est infiniment diversifiée dans ses effets. Il conçoit qu'il doit y avoir autant de variété dans les moyens de la représenter. Une fortune bornée ne lui permet pas d'aller au-delà des Alpes, chercher dans les ouvrages immortels des grands Maîtres, les exemples qui ont perfectionné la plupart des Maîtres modernes.

Cependant ce qu'il fait déjà, lui fait apercevoir ce qui lui reste à apprendre. Reims, illustre par le sacre de nos Rois, décorée de plusieurs tableaux de ces augustes & brillantes cérémonies, lui offre auprès de nous des objets de comparaison. Dans un tel Observateur, l'exécution marche d'un pas rapide avec l'observation. Il laisse dans cette Ville des ouvrages de sa main & des regrets de son départ.

Bientôt le désir de voir & de comparer, [p. 10] le porte à Cambrai. Le voisinage des fameuses Ecoles Flamandes doit étaler à ses yeux de nouvelles richesses en Peinture. Cette Ville est alors le théâtre d'une négociation, où les plus grands Seigneurs de l'Europe, environnés de tout l'éclat qui suit les Ambassades, traitent les intérêts de leurs Souverains. Dans ce concours tumultueux de gens empressés à se faire valoir, dans ce tourbillon d'affaires & de plaisirs, le jeune Voyageur peut-il espérer d'attirer des regards?

Admirez, Messieurs, le privilège des talents & le triomphe du mérite sans protection. Quelques Portraits de sa main inspirent à chacun le désir d'être peint par lui. Les étrangers, ravis de la vérité des ressemblances, de la beauté de l'exécution, assurés de ne pas rencontrer dans leur patrie, un aussi habile imitateur de la Nature, s'empressent de l'appeler, d'intéresser son art à produire une figure digne des regards de leurs amis & des connoisseurs. Une Ambassadrice d'Espagne, douée de toutes les grâces,

enflamme son génie. Il peint comme il sent. Elle sort plus belle de dessous ses crayons.

[p. 11] L'Ambassadeur d'Angleterre, ne regarde pas comme la moins importante de ses négociations, d'attirer à sa Patrie celui qui devoit faire l'honneur de la notre. Le Peintre François est conduit dans un logement riche & commode, que lui a fait préparer à Londres la générosité du nouveau Protecteur de ses talens: il y est devancé par la réputation qu'ils lui ont acquise à Cambrai: Et malgré la prévention & la rivalité Angloise, il la soutient au milieu de concurrens en possession des suffrages, chez une nation qui ne les donne pas sans discernement.

Là, éloigné de toutes distractions, débarrassé des liaisons d'habitude & de bienséance qui usent le tems, sans l'employer; il se concentre en lui-même & tire parti de toutes ses facultés. Il fait marcher de front avec la pratique de son art, l'étude des lettres, celle de la Nature, de l'homme moral, de l'homme civil, de l'homme politique. Là commence à se former ce premier fonds qui s'est accru avec l'âge & mûri par l'expérience. Jusqu'alors il n'avoit vû qu'en Peintre; il approfondit en Philosophe. Il aperçoit les modifications de [p. 12] l'âme sur le visage: il peint le caractère & le Portrait devient Tableau.

Si le goût de toutes les études, s'est développé pour lui, chez une nation laborieuse & pensante, son séjour parmi elle n'a pas moins influé sur le développement de son caractère: la franchise dont l'histoire fait honneur à notre Province, & qui est une vertu du cœur, quant elle ne dégénère pas en vice de l'esprit; la franchise Picarde se perfectionne sur le modèle de la liberté Angloise. Le nerf & l'énergie se déploient dans son âme: il se forme par une heureuse combinaison, un composé aimable & solide de ce que Londres reproche de frivolité à Paris & de ce que la France objecte de rudesse à l'Angleterre.

Avec tous ces avantages doit-il craindre de se montrer sur le grand Théâtre de notre Capitale? il arrive à Paris à l'âge de 23 ans, alors se disputoient la gloire de la Peintre en Portraits, deux hommes célèbres que la Rénommée avoit préconisés, que l'Académie avoit adoptés, sans prononcer de préférence. Largillière & Rigaud balancent l'opinion publique, qui paroît [p. 13] encore incertaine. Le premier plus jaloux des progrès de l'art, que de sa propre gloire; le second préférant sa célébrité au désir d'une perfection étrangère; l'un encourageant les talens par amour pour eux; l'autre ambitieux de les étouffer par amour exclusif de lui-même; Largillière ne refusoit pas ses Conseils à ses rivaux; Rigaud éloignoit tous les concurrens.

C'est contre des hommes d'un mérite si supérieur, avec des qualités si différentes, que le jeune De Latour, va entrer en lice. Il a contre lui, contre la renommée de ses adversaires, la prévention contre la matière même de sa composition. Une excessive mobilité des nerfs, lui a rendu dangereuses les émanations des corps huileux, combinés avec les substances minérales. Sa santé a été dérangée par l'emploi des couleurs à l'huile, les seules destinées par l'opinion à l'immortalité.

Il est contraint d'y substituer le pastel, avant lui aussi peu varié dans ses nuances, que mobile dans la cohérence de ses parties. Quelles ressources ne peut pas se créer le génie? Il combine lui-même une telle variété [p. 14] de crayons, qu'il n'a plus à regretter la palette du plus fécond coloriste. Une poussière volatile, que le moindre mouvement déplaçoit, que le moindre souffle dissipoit, devient sous ses doigts un corps fixe & adhérent; il lui conserve avec la solidité, qu'il a trouvé l'art de lui donner, ce velouté précieux, que répand la Nature sur l'écorce des fruits & sur la peau humaine, ce duvet de nos habillemens, dont l'imitation est le désespoir de la Peinture à l'huile, sujette par le luisant de ses reflets à en détruire l'illusion.

Ainsi, supérieur aux obstacles que lui oppose la Nature même & sa propre complexion, il se forme un genre de Peinture qui lui appartient, qui lui est bientôt envié, que la mode adopte & multiplie, mais dont l'empire ne peut lui être enlevé. Dans la Capitale du plus puissant Royaume de l'Europe, dans ce centre où aboutissent toutes les richesses, avec les arts qui marchent à leur suite, où le goût épuré par la jouissance des chefs-d'œuvres en tout genre, ne souffre rien de médiocre, les premiers essais du jeune Peintre lui valent les applaudissemens, qui ne sont d'ordinaire que le prix des longs succès & des talens consommés.

Il les recueille sans en être énié. Si un sentiment intérieur lui fait apprécier ses avantages, une aveugle présomption ne repousse pas les avis de la sagesse & de l'expérience. Il a entrepris un Portrait important par son objet. Les témoins des dernières séances se recient sur la perfection de l'ouvrage; un seul Observateur est plus réservé dans ses éloges. Son regard laisse entrevoir à la pénétration du jeune Peintre qu'il y a quelque chose à désirer. Pressé de s'expliquer, il rend justice à la beauté de l'exécution; mais avec le ton & l'empire de la vérité il ajoute: *Dessinez, jeune homme, dessinez long-tems.*

Quoiqu'il ignore que ce conseil est d'un Membre de l'Académie de Peinture, son amour propre n'en est pas révolté. Il se soumet au jugement dont la vérité & l'importance l'ont pénétré. Malgré l'approbation obtenue à ses ouvrages, malgré l'espoir certain de les multiplier, il renonce à une célébrité précoce, pour acquiescer ce qui doit l'établir solidement. Pendant deux ans il [p. 16] se renferme, il cesse de Peindre & ne s'occupe que du Dessin. Cette docilité lui vaut plus que le prix de ses Portraits, des succès mérités & un ami, dans la personne de son sage Conseiller.

L'esprit de l'homme ne comporte pas le même genre de travail sans interruption. Il lui faut des repos pour rétablir la fatigue d'une longue contention; de la variété pour prévenir la satiété & l'ennui. M. De Latour, dans sa retraite, fait employer utilement ses intervalles. Les Mathématiques & la Géométrie lui développent les connoissances de dimensions, de proportions, de précision; la Physique, celles des propriétés des corps, de leurs effets réels ou apparens; la lecture des Poètes, celles des mouvemens de l'ame, dont l'expression sur les visages est la vie de la Peinture.

Ainsi les distractions même du Génie tournent au profit de l'art. C'est avec une pratique assurée de ses principes, c'est avec un fonds inépuisable d'idées nouvelles, applicables à toutes les circonstances, qu'il reparoit avec une juste confiance, dans la carrière, si supérieure à lui-même qu'il [p. 17] voudroit anéantir ses autres productions. Celles qui sortent désormais de sa main, enlèvent tous les suffrages. La célèbre & jusqu'alors inimitable Rosalba, la Reine du Pastel en France, dispute envain l'empire qui lui échappe. Ses crayons ne peignent que les grâces; ceux de M. De Latour, montrent la Nature sous toutes ses formes & avec tous ses caractères. Aussi bien-tôt la voix publique lui marque sa place à l'Académie. Il ne s'agit que d'attendre qu'elle soit vacante. L'on a compté ses talens & non ses années. Les vœux de la Compagnie l'y ont appelé long-tems avant que la mort d'un Académicien lui en ouvre l'entrée à 33 ans.

Depuis cette époque, devenu le Censeur le moins indulgent de ses propres ouvrages, il n'en laisse échapper aucun qu'il ne juge capable de soutenir la réputation d'un académicien & les regards sévères de ses Confrères. Plusieurs fois, après un long travail, après des séances multipliées, au moment de livrer un Portrait, fini à la satisfaction de son modèle, on le voit sacrifier l'intérêt à la gloire, & au grand regret de la personne [p. 18] peinte, déchirer sans pitié la peinture que lui seul n'approuve pas.

Cette sévérité met un prix infini à ses Portraits. Les Grands & les Riches de la Capitale, cette classe d'hommes, pour qui les honneurs & la fortune rendent la vie si douce & si courte, ne pouvant cependant ajouter un instant à sa durée, ambitionnent l'avantage de laisser par son ministère, à leurs descendans, une image de leur ancienne existence. Son atelier est rempli de tous ceux qui cherchent dans les prestiges de son art, une immortalité que la Nature refuse à leurs désirs.

Quelle foule autour de lui, de ces ambitieux d'une existence illusoire? Il voit la fierté de la naissance s'abaisser, l'orgueil de l'opulence s'humilier devant la supériorité des talens, pour solliciter la préférence du jour, où il daignera les exercer en leur faveur. L'impatience de jouir est soumise à la nécessité d'attendre l'instant qu'il a prescrit, pour la jouissance. L'heure passée, la place est occupée.

C'étoit sans doute une considération digne d'un Peintre Philosophe, que celle des motifs qui assujétissoient à ses momens, [p. 19] des hommes altiers, qui en soumettent tant d'autres à l'empire de leur volonté, quelquefois de leurs caprices. C'étoit un spectacle amusant de les voir, en supplians dans son Cabinet, payer la peine des retards & des dedains qu'éprouve l'humble humanité dans les antichambres de leurs Palais.

Avec ces sentimens ne soyons pas étonnés qu'il soit peu flatté de peindre indistinctement les grandeurs. Ne soyons plus surpris de rencontrer dans ses Portraits la différence qu'il met lui-même dans le degré de mérite de ceux qui en sont le sujet, ou dans la mesure d'intérêt que lui inspirent des qualités personnelles. L'œil observateur discerne aisément dans ses ouvrages, ceux qui sont le fruit de la complaisance, de ceux qui sont le produit du sentiment pour les modèles. L'art se développe dans les uns & les autres, mais dans les premiers, avec la sévérité des régles & la froide justesse des principes; dans les seconds avec l'énergie de l'expression & la chaleur du génie.

Cependant des considérations impérieuses le forcent de travailler sur une multitude [p. 20] de ces figures apathiques, qui ne prononcent rien aux yeux du Peintre. Alors une adroite conversation cherche s'il est un point de sensibilité, pour leur imprimer quelque mouvement. Ainsi, unissant les ressources de l'homme d'esprit, à celle du Peintre habile, il fait tirer parti d'un sujet stérile & forcer une Nature ingrate de présenter à l'art au moins un côté intéressant.

Si ces efforts combinés ne font rien sortir de saillant, si son œil n'aperçoit qu'un visage muet, ce silence de l'ame éteint son génie. Sa main se refuse à finir ce que son goût réproûve. Il laisse aux artistes vulgaires exposer des Portraits sans caractère, qui montrent l'inaction & l'indolence du Modèle, le découragement du Peintre & l'ennui de l'un & de l'autre. Il sacrifie à la gloire, des émolvens que la reconnaissance lui a toujours offerts & que jamais la cupidité n'a exigés.

Aussi ne le voyons nous pas empressé d'aller produire ses talens à la Cour, où les récompenses sont si magnifiques. Ce Théâtre brillant où les arts se disputent l'honneur de déployer leur magnificence, ne peut lui faire naître le désir d'y jouer un [p. 21] rôle. Sa franchise ne peut sympathiser avec la contrainte qu'impose la présence du Souverain. Il craint de n'y pouvoir faire usage de cette liberté d'esprit qui dispose ses Modèles aux développemens que son génie doit saisir pour s'exercer avec distinction, il prévoit, si j'ose ainsi parler, des contresens dans l'expression des caractères sur des visages où les passions sont masquées & la Nature défigurée.

Tandis que l'ambition sollicite pour les autres Artistes l'entrée dans cette carrière, M. De Latour ne prévoit pas sans déplaisir les ordres qui doivent l'y appeler. Il calcule la perte d'un tems précieux, la gêne des séances, l'in vraisemblance du genre de succès qui flatte le plus son amour propre. Cependant l'autorité a parlé. Il part; mais non pas sans faire ses conditions sur l'usage qui lui sera permis de sa liberté & sur l'emploi de son tems.

A l'heure convenu pour commencer le Portrait de Louis XV, il est conduit dans un Donjon, éclairé de tous les côtés: que veut-on, dit-il, que je fasse dans cette lanterne, quand il ne faut pour peindre, qu'un seul passage oblique à la lumière? Je l'ai [p. 22] choisi exprès à l'écart, dit le Prince, pour ne pas être interrompu. Je ne pouvois m'imaginer, Sire, replique le Peindre, qu'un Roi de France ne fut pas le Maître chez lui.

Le Prince s'est formé l'habitude de dérober à la pénétration des Courtisans les secrets de son ame, que l'intérêt cherche à lire sur le visage des Souverains. Aucun changement dans la figure ne décèle ses mouvemens intérieurs. Envain l'Artiste a tenté tous les moyens pour en déterminer une expression sensible. Il est réduit à peindre ce que toute la Cour voit à tous les instans, la Majesté & la bonté.

Nous ne ferons que citer les divers Portraits de M. le Dauphin, digne des regrets de toute la France, de M<sup>de</sup> La Dauphine, victime de la douleur & de l'amour conjugal, de M. le Duc de Bourgogne, le premier objet, mais sitôt enlevé, de leur affection & de nos espérances. Ceux de Mesdames de France sont restés imparfaits. Les devoirs de leur rang, peut être les distractions de leurs plaisirs, ayant fait plusieurs fois remettre les séances indiquées, M. De Latour, en vertu des conditions de son traité de [p. 23] liberté, se crut dispensé de les achever. Dans cet état où nous les avons vus ici, ils ont encore excité les regrets des Princesses & depuis deux ans ils leur ont été renvoyés.

Mais ce qui excite notre admiration, & un des plus riches & des plus brillans Portraits du Cabinet de Peinture, que M. le Chevalier De Latour se fait un plaisir d'ouvrir aux amateurs, c'est



celui de la feue Reine. Outre la perfection de la ressemblance, on voit sur son visage la souplesse de la Nature animée, la Majesté tempérée par la douceur, le calme de l'ame, la dignité & les charmes de la vertu. Que dirai-je de la richesse des étoffes, de l'illusion des dentelles? L'œil s'y méprend, la main iroit les saisir; l'imagination se refuse aux moyens & à la patience qui ont enfanté ces merveilles.

C'est sur-tout dans les Portraits des grands hommes qu'il se montre véritablement grand Peintre. Serait-ce parce que l'auteur de la Nature auroit établi, entre les ames d'une certaine trempe, une espèce d'affinité qui les force à se rechercher, à se pénétrer mutuellement de leurs qualités? Serait-ce parce que les talens supérieurs se prononcent [p. 24] sur la figure humaine, par des traits frappans & une empreinte particulière? Serait-ce parce que la célébrité même exalte l'imagination du Peintre & la monte au ton de son sujet?

Quoiqu'il en soit, jamais son énergie ne s'est mieux déployée que dans la peinture de ceux qui avoient acquis des droits à l'illustration & à l'amitié dont il étoit prévenu pour eux. C'est là que l'art devient l'émule de la Nature & nous présente avec les traits des visages, l'idée sensible des habitudes & des caractères. Il peint la vie, la pensée & le sentiment.

Otez à Mondonville, l'instrument de sa profession, son Portrait ne vous donnera pas moins l'idée d'un Musicien. Vous voyez dans ses yeux, sur sa figure, dans la position de sa tête, dans toute son attitude l'enthousiasme de la composition musicale.

Dépouillez Manelli, de son costume théâtral, simplifiez cet habillement bigarré, abaissez cette frisure ridiculement enflée, le rire immodéré qui grimace sur sa figure, ne vous représentera pas moins la gaieté comique, avec l'excès & les charges qui accompagnent l'action Italienne, Vous direz voilà un Bouffon ultramontain.

[p. 25] Dans le Buste de Crebillon, peint à l'antique, qui n'aura pas connu le tragique François, croira voir celui de l'ancienne Rome, on le prendra pour la tête d'un Sénèque.

Qu'elle vérité d'expression, que celle qui fait rendre sur la figure de M. de Lacondamine, une espèce d'infirmité qui ne donne pas de prise à la vue? Dans son air attentif, dans son regard, dans le jeu de son visage, le Peintre a représenté la surdité.

Voyez cette figure animée, mais d'un mouvement tranquille; ces yeux remplis d'un feu pénétrant, mais tempéré par la méditation; ce composé de la vivacité de l'esprit & de la paix de cœur. Qui n'y reconnoitra le caractère d'un Philosophe? En vous nommant le célèbre Citoyen de Genève, vous trouverez le Portrait conforme à l'idée que vous avez conçue de Rousseau.

Serait-ce abuser de votre complaisance, Messieurs, que de vous exposer rapidement quelques uns des hommages que l'art de M. De Latour a rendus à l'amitiés & à la reconnaissance?

Un Religieux a été dans cette Ville, le Dépositaire des secrets de sa jeunesse. Le [p. 26] hazard, après ces années, lui fait rencontrer à Paris le Pere Emmanuel, le cher & ancien Conseiller de son inexpérience. Son Portrait, placé au Salon de Peinture, attire la considération publique à celui qu'il a jugé digne d'exercer ses crayons & procure des aumônes à la Maison des Capucins qu'il habite. Combien d'autres personnes doivent à son art l'honneur d'être connues!

Quel plaisir pour lui de peindre son tendre ami, son contemporain, son condisciple, son concitoyen, M. Dachery! Il veut avoir incessamment sous les yeux l'image qu'il porte dans son cœur. Il l'a peint trois fois. Il semble vouloir multiplier l'objet de son affection. Jugez du mérite de l'ouvrage par l'intérêt qui le commande.

Le même sentiment a produit celui de M. Sylvestre, premier Peintre du Roi, qu'il s'est toujours fait une gloire d'appeler son Maître. Ce Portrait, le modèle du fini le plus parfait, est celui qu'il voit toujours avec le plus de complaisance & une prédilection marquée.

Pourrions nous refuser la notre au fameux Démocrite? Un Peintre de l'Académie a [p. 27] peint notre illustre Concitoyen. Il a étudié son genre, recherché sa maniere, Il donne à l'ouvrage tous les soins qu'exige & l'importance du sujet, & la comparaison

à soutenir dans l'examen public des tableaux, déposés au Salon de Peinture. Déjà il s'applaudit d'une préférence adjugée sur ses concurrens dans la même carrière. Il ignore que M. De Latour s'est peint lui-même dans le costume de ce Philosophe de l'ancienne Grèce qui rit de tous les vices, & qu'il est pris dans le moment où il indique du doigt un objet ridicule hors du tableau. Soit hazard, soit concert dans la distribution des places, le nouveau Démocrite y est mis à gauche de l'ouvrage de l'Académicien, & se trouve ainsi vis-à-vis du geste dérisoire. L'allusion est d'autant plutôt saisie, que la critique n'a point à balancer entre les deux Portraits. Le second éteint & écrase le premier.

Tel a toujours été son avantage dans ce concours de richesses nationales en Peinture accumulées pendant deux ans & rassemblées ensuite dans ce fameux Salon, pour la gloire, l'émulation & les progrès de l'art. Dix-huit Portraits ensemble de M. De Latour, [p. 28] n'y ont disputé la préférence qu'entre eux. Plusieurs fois il a la générosité de ne rien exposer de sa main, & d'abandonner à des rivaux, qu'il désire encourager, la palme qu'aucun d'eux ne sauroit lui ravir.

Je ne m'arrêterai pas, Messieurs, aux Portraits des Nollet, des Duclos, des Dalember & tant d'autres, non qu'une description fidèle ne pût vous les rendre intéressans, mais lorsque l'art du Peintre ne trouve pas de bornes à ses moyens, son Panégyriste atteint le terme de son impuissance.

Quand j'essayerois de vous représenter cette figure vermeille, ce teint fleuri, ce regard dédaigneux, cet habit chamarré d'une superbe broderie, ce rezeau précieux que Valenciennes a tissu pour l'opulence, ce brocard tendu sur un ventre arrondi, cette attitude négligemment renversée dans un fauteuil doré, pourrois-je vous exprimer, comme notre Peintre, l'idée d'un financier qui digère paisiblement, en contemplant ses richesses?

Oserois-je sur-tout, avec les foibles moyens de la parole, déjà épuisés par les détails mis sous vos yeux, avec les seules idées de l'art que peut donner un coup d'œil [p. 29] rapidement jetté sur les productions du Génie, entrer dans le développement de quelques unes des beautés qu'il a prodiguées dans le Portrait, disons le tableau inimitable, de M. l'Abbé Hubert.

L'heure de la scène est la nuit; le lieu une chambre, éclairée par deux flambeaux, le sujet, un de ces Etres disgraciés par la Nature dans leur formes extérieures & qu'ordinairement la providence équitable dédommage par les qualités intérieures, qui ont bien leur prix dans la société, mais qui ne peuvent pas être l'objet de la Peinture. Joignez à ces desavantages, le costume lugubre d'un Ecclésiastique, l'attitude penchée d'un lecteur, les yeux fixés sur un livre. Représentez-vous l'obscurité, qui éteint toutes les nuances, qui confond tous les objets. Voilà les difficultés que notre Peintre choisit, pour se montrer supérieur à tous les obstacles. L'art des Rimbrant acquiert une nouvelle perfection sous ses doigts. Ils nous offrent ici la Magie du clair obscur.

Tout est noir dans le tableau; cependant tout est nuancé, distingué, espacé. Au lieu de ces effets tranchans de la maniere Flamande, qui coupent brusquement l'intervalle [p. 30] de l'ombre & de la lumière, c'est un passage doucement ménagé de l'une à l'autre, qui laisse jouer les reflets: la clarté réfléchie par les surfaces polies, contraste avec celle qui est absorbée par le mat des étoffes. Le livre s'élève obliquement sur une pile d'autres livres. L'œil mesure l'espace qui les sépare & sa saillie hors du tableau. Vous voyez couler graduellement la cire & se condenser en larmes sur la bougie. L'un des deux est écoulée dans toute sa longueur & sillonnée par la trace du feu, sans distraire l'attention du lecteur. La vue est frappée par l'ondulation de la flamme, elle s'obscurit vers la points, par la surabondance des parties qui n'ont pu s'enflammer, & s'échappe en tourbillons de fumée. Dans ces effets merveilleux l'artiste a peint le mouvement des corps.

Dans la figure de son ami, il peint le mouvement de l'ame. Quoique sa face inclinée se présente en raccourci, vous en saisissez le développement & la phisionomie. Ses yeux, presque cachés, annoncent pourtant le regard d'un homme d'esprit. Son visage s'épanouit, le rire est prêt à se déployer sur ses lèvres, toute sa figure s'anime. [p. 31] Il lit sans doute une scène plaisante de Molière.

Quel Peintre, messieurs, que celui qui réunit dans le degré le plus éminent tous les genres de perfection, correction de Dessin, hardiesse d'exécution, richesse de coloris? Dans une multitude de portraits, sortis de ses mains, aucun ne présente un air de famille. Ils sont variés comme la Nature. Tantôt vif & enjoué, il badine avec les grâces; tantôt grave & sévère, il médite avec la Philosophie. Élégant & majestueux, partout à l'unisson avec son sujet, il se modifie sur toutes les formes. En traçant des figures, il exprime l'âge, les habitudes, la physionomie, le caractère.

Ces talens, Messieurs, tout merveilleux qu'ils sont, n'ont droit qu'à notre admiration. Par les qualités de l'esprit & les vertus du cœur, M. De Latour a ravi notre amour & notre reconnaissance.

## II. PARTIE

Les grands talens, couronnés par les suffrages de toute une Nation, sont sans ...

[p. 32] ...L'idée de M. De Latour, présentera au [p. 33] souvenir celles des qualités aimables de la société, l'amour de la Patrie, de l'amour de l'humanité.

Il réunissoit tout ce qui est fait pour plaire & intéresser dans le commerce de la vie; & ces agréments qui rendent les hommes précieux aux hommes, il ne les devoit qu'à lui-même. Au lieu de s'envelopper, comme la plus part des personnages célèbres, dans une célébrité exclusive, il a senti de bonne heure le besoin d'une communication plus intime avec ses semblables & le désir d'apporter dans la société le juste échange de ce qu'il y prétend d'agrément & d'utilité.

Une fortune déjà honnête, prix de ses ouvrages, se trouve accrue par la succession d'un frere, intéressé dans des affaires de finance. Avec ce supplément, débarrassé des inquiétudes de l'avenir, il peut mettre quelque intervalle dans les travaux de son atelier & se livrer avec plus de suite au goût que la Nature lui a donné pour toutes les connoissances agréables & utiles, & à l'attrait des liaisons qu'ils a contractées avec les hommes célèbres de l'Académie.

Avec une tournure d'esprit agréable, [p. 34] avec un cœur excellent, comment ne se feroit-il pas fait des amis? Avec une grande aménité de caractère, comment ne les auroit-il pas conservés? Les Lemoine, les Pigale, ces grands Maitres de la Sculpture; les Dumont, les Vernet, les Greuze, les Largillière, ces hommes merveilleux dans la Peinture, s'empresment de le rechercher. Rigaud lui-même, oubliant la rivalité, est entraîné vers lui par un charme invincible. Quels avantages pour la perfection de l'art dans cette union des plus grands Artistes! C'est cette intimité qui a produit le beau buste de M. De Latour par Lemoine.

D'autres liaisons lui ont inspiré le désir de perfectionner ses connoissances littéraires. Avidé de tout savoir, il est capable de tout apprendre. Il a, pour les ouvrages d'esprit, ce sentiment exquis, qui en saisit toutes les beautés; pour l'étude des sciences, cette pénétration qui en approfondit les mystères; pour celle de l'histoire, cette étendue de mémoire qui embrasse tous les faits & les range dans leur ordre naturel; ce coup-d'œil philosophique, qui découvrant les causes des anciens événemens, fait expliquer les évènements présens [p. 35] & prévoir ceux que les mêmes circonstances & le jeu des mêmes passions doivent reproduire.

Bien-tôt il s'est acquis un fonds de connoissances nouvelles, avec lequel il peut briller dans la société. Et qui ne désire d'être admis dans celle des amis choisis qu'il s'est composée pour son intérieur? Aussi le voyons-nous lié avec ce que Paris a de plus grand par la naissance & de plus illustre dans les Lettres.

Ces hommes, que les Académies Nationales & Etrangères s'honorent d'associer à leur travaux & à leur gloire, classés dans ces compagnies savantes suivant l'ordre de leurs connoissances sublimes ou du mérite littéraire, rassemblés, confondus auprès de lui, composent souvent à sa table & dans son Cabinet, comme une Académie encyclopédique, dans laquelle il n'est point déplacé. Son rang y est marqué par un sentiment d'amitié & de justice. Ils aiment à se communiquer à un homme dont le génie les a entraînés vers lui; & ce génie étonnant offre souvent une ample matière à leurs méditations.

Ainsi les Dalember, les Diderot, les [p. 36] Rousseau, les Helvétius, les Voltaire, les Crebillon, Nollet son bon voisin & son ami, & tant d'autres, l'éternel ornement des Lettres Françaises, viennent répandre dans sa maison ce que les hautes sciences ont de plus profond, ce que la physique a de plus merveilleux; les principes de la Nature & de la Morale, le goût & le modèle des beautés littéraires. Dans ces conversations, dignes des repas & des beaux jours de l'ancienne Grèce, combien de choses recueillies par un esprit capable de tout saisir, de tout discerner, de tout appliquer heureusement.

Ces nouvelles acquisitions, une merveilleuse facilité d'expressions, un récit vif & varié le rendent un convive aimable, que les grands même s'empresment d'appeler auprès d'eux.

M. Orry, Ministres des Finances, se faisoit un plaisir de l'admettre dans sa familiarité; au milieu des soins d'une grande Administration, il trouvoit dans son commerce des délassemens agréables; dans sa conversation, des vues utiles & profondes de bien public; & dans la franchise de son caractère, la vérité si précieuse aux hommes d'Etat.

[p. 37] Le fameux vainqueur de Fontenoy, ce Général aussi aimable dans la société, que redoutable à la tête d'une armée, cet appréciateur éclairé de tous les genres de mérite, le maréchal de Saxe, avoit distingué & chéri celui de M. De Latour. Il se plaisoit à sa compagnie, Il suspendoit souvent, pour s'entretenir familièrement avec lui, ces plans de compagnes, qui devoient décider du sort des Nations, & lorsque le Peintre Philosophe, lorsque l'ami de l'humanité osoit lui reprocher un art meurtrier, le Guerrier ne pouvoit refuser son estime à l'homme sensible.

S'il témoigne des inquiétudes sur son inutilité & sur son sort après la guerre, s'il observe qu'il est peu propre aux sollicitations & aux manœuvres de Cour, cette confiance est un trait de lumière pour M. De Latour. Il conçoit le projet de servir à la fois l'amitié & l'humanité. Il a du crédit, il a du zèle. Il met tout en œuvre. Il obtient pour le Maréchal, un traitement annuel de deux cent mille livres, assigné sur les Etats d'Artois; & en assurant son indépendance, il fait plus pour la paix de l'Europe, que tous les efforts des plus habiles Négociateurs.

[p. 38] Le Nestor de Philadelphie, le Caton de la nouvelle république Américaine, cet Ambassadeur philosophe, dont les négociations ont autant contribué à la liberté de sa Patrie, que l'épée de Waginston, cet oracle dont les jugemens sont devenus, même parmi nous, le loi de l'opinion, Franklin, dont l'estime est un éloge, a voué une affection particulière à notre illustre Concitoyen.

Honoré des mêmes sentimens de la part de l'héritier présomptif de la couronne, il n'est ni ébloui ni enorgueilli par cette faveur. Son ambition n'y voit pas la source des grâces pour lui ou pour les siens; son cœur n'y trouve que la douce satisfaction de pouvoir quelque fois montrer la vérité à un Prince, qui, dans l'espace, d'une vie malheureusement trop courte, s'est fait un devoir de la chercher, un plaisir de l'entendre, une loi d'en profiter.

Dans toutes les circonstances, l'utilité publique est son principal objet. Le privilège que lui donnent ses fonctions de s'entretenir avec les Princes, il désire le tourner au profit des Peuples; mais il sait que les leçons directes ne font pas fortune [p. 39] auprès des grands. Une sage adresse cache le précepte. Il fait parler l'histoire, la maîtresse & le juge des Rois; & les faits sont présentés de maniere à ne pas laisser de sujet de méprise sur l'application.

Il affecte un jour en présence de Louis XV, de ne citer que des actions louables de l'histoire étrangère: Je vous croyois François, dit le Roi, non, Sire, je ne le suis pas. Le Prince fait un mouvement de surprise & change de visage: Vous n'êtes pas François? Non, mais ce qui vaut mieux, je suis Picard & de Saint-Quentin. Le Roi reprend un air riant: J'en suis bien aise. Je ne puis oublier que dans aucune Ville de mon Royaume je n'ai reçu, en voyageant, plus de démonstrations de joie publique & qui m'ayent fait plus de plaisir.

Quel éloge pour vous, Messieurs, dans le mérite que le Peintre attache au lieu de sa naissance & dans la justice que le Souverain rend à votre zèle & à votre affection! L'un & l'autre a lû dans vos cœurs.

Le Monarque n'a jamais perdu de vue M. De Latour; & toutes les fois qu'il approchoit de sa solitude d'Auteuil, il envoyoit s'informer de sa santé. Deux fois le Souverain [p. 40] lui fait offrir le cordon de Saint Michel. Quoique cet ordre confère la qualité & les Privilèges de la Noblesse, deux fois il a la modestie ou la fierté de le refuser.

Mais ni l'accueil des Princes, ni la compagnie des Savans, ni ses liaisons familiales ne peuvent balancer le sentiment patriotique qui l'anime pour les Habitans de notre Province & plus particulièrement pour ceux de cette Ville. La naissance dans l'enceinte de nos murs est auprès de lui un titre à la réception la plus affable & à toutes les démarches officieuses que peut inspirer le plus tendre & le plus véritable intérêt. Le nom de Saint-Quentin excite toute la sensibilité de son ame. Le moindre de nos Concitoyens lui est recommandé par le seul privilège de son origine.

Vous l'avez éprouvé, vous qui m'écoutez, vous qu'à conduit dans sa maison où le désir de connoître un Compatriote célèbre, où l'empressement de rendre hommage à un grand homme, où le besoin d'une protection active & puissante. A votre abord son cœur s'est dilaté, ses yeux ont cherché sur votre visage avec avidité, quelques traits [p. 41] de ceux dont votre nom lui rappelloit le souvenir. Ce sentiment invincible, qui reporte ses affections à la source où il a puisé l'existence, le patriotisme s'est enflammé à votre aspect & a marqué votre place à côté de ses amis.

Loin de lui la vanité de faire emporter dans sa Patrie, par le convive admis à sa table, une idée de sa magnificence où la liste des grands personnages qui composent sa société. Le repas préparé par la simplicité & le bon goût, égayé par la douce familiarité & la liberté qu'elle inspire, est offert par un sentiment vrai, incapable d'une vaine ostentation & de ces démonstrations de bienséance que le cœur désavoue, & dans lesquelles tout l'art de ce qu'on nomme politesse, ne sauroit cacher la gêne & la contrainte de l'homme qui n'est que poli.

Cet accueil ne manque pas de lui amener une foule de solliciteurs, qui fondent sur sa bonne volonté, sur son crédit ou sur sa fortune diverses espérances. Aux uns il distribue des secours proportionnés à la nature & à l'étendue des besoins; aux autres il procure des emplois analogues aux talens personnels. Partout le discernement préside à ses bonnes œuvres.

[...]

[p. 43] Enfin arrive le jour où doit être jugée au Conseil du Roi la grande affaire du Franc-aleu de Saint-Quentin. Il [Latour] fait promettre à vos Agens de lui apporter à leur retour des nouvelles de l'Arrêt, à quelque heure de la nuit qu'ils arrivent de Versailles. Quel triomphe lorsqu'ils est éveillé par eux-mêmes, pour apprendre que la bonne cause a prévalu! Qu'il lui est doux de recueillir, dans cette victoire, le fruit des peines de vos Députés & de ce qu'il a mis de zèle dans leur mission.

Mais ce n'est point par de simples démarches officieuses que M. de Latour se montre digne de nos éloges; il les mérite encore par des actes multipliés de charité & de bienfaisance.

Vous qui ne cherchez dans la fortune [p. 44] [...]

[p. 46] C'est d'après ces principes, que dans un tems de disette qui afflige cette Ville, lorsque [p. 47] tous les ordres s'imposent une contribution pour alléger la misère publique; il s'empresse d'adresser secrettement au premier Officier Municipal, une somme considérable, avec la seule condition d'en dérober la source. On est étonné de voir distribuer tant de secours avec si peu de moyens connus. Le bienfait d'une main qui se cache est attribué à l'économie de l'Administrateur. Son cœur sans doute a souffert de la contrainte qui lui a lié la langue. C'est le soulager que de rendre à M. De Latour, le mérite d'une action généreuse, lorsque sa modestie ne peut plus être blessée par l'hommage que nous rendons ici à la vérité.

[...] [p. 48] Dans les établissemens utiles qu'il médite, la Peinture, source de sa réputation & d'une partie de sa fortune, doit tenir un rang distingué. Privé, dans sa jeunesse, des secours qui auroient pu lui en abrégier l'étude & les progrès, il s'occupe à préparer à la race future les moyens & les encouragemens que lui ont refusés les générations précédentes. Il sent ce qui manque de

perfection à plusieurs tableaux modernes par le défaut de principes sur l'art de distinguer les plans, d'espacer, de proportionner les corps dans leurs divers points de vue, de dégrader les objets & leurs teintes dans le lointain. Dix mille livres sont consacrés par sa générosité pour fonder à l'Académie de Peinture de Paris, un prix annuel, applicable alternativement au meilleur ouvrage de Perspective & de Paysage.

Ainsi, peu content d'être, par son exemple, une leçon vivant de l'art qu'il [p. 49] honore, il pourvoit au besoin de leçons pour la postérité; & par un établissement revêtu des formes qui doivent le rendre durable, il immortalise le bienfait & le Bienfaiteur.

Paris, le théâtre de sa gloire, n'est pas l'objet unique de sa bienfaisance. Pour une ville, où abondent les richesses & le luxe, il n'a considéré, dans le prix qu'il a fondé, que les avantages de la Peinture. La Capitale de sa chère Province, l'intéresse sous un autre point de vue. Ici l'homme d'état éclaire l'homme charitable. Il sent pour le chef-lieu de sa Patrie, pour une ville recommandable par une grande fabrique, la nécessité des bonnes mœurs & des arts utiles. Sa munificence y fonde un prix perpétuel de cinq cent livres, qui sera distribué tous les ans à la plus belle action ou à la plus avantageuse découverte dans les arts, au jugement de l'Académie d'Amiens. [...]

[p. 50] Vous, fille & femme généreuses, Marie Ponthieu & Joseph Roche,<sup>7</sup> noms obscurs [p. 51] dans le préjugé de la vanité, mais illustres par l'éclat du courage & par leur inscription honorable dans nos fastes, quoique vous ayez reçu le prix le plus flatteur d'une belle action, des honneurs publics & des décorations de la part d'une société dont la constitution est l'Humanité, vous citer ici avec éloge, c'est prolonger la plus précieuse de vos récompenses. La seule Vassent, dans Noyon, a pu se laisser persuader de se sacrifier au salut de quatre de ses semblables; ici deux héroïnes, au même instant se sont disputé l'honneur de se dévouer pour un foible enfant englouti sous la glace.[...]

[p. 53] Quel spectacle de voir ce Bienfaiteur universel tendre ses bras secourables à la foiblesse des deux extrêmes de la vie humaine? D'une main relever l'enfance qui se traîne dans la misère & rampe dans la fange de son berceau; de l'autre soutenir la Vieillesse malheureuse qui chancelle sur le bord de son tombeau, & par un regard créateur, animer les arts pour préparer des jouissances à l'âge intermédiaire! Depuis l'aurore de la vie, jusqu'à son couchant, tout ressent la douce influence de cet astre vivifiant. L'intervalle est échauffé par le feu de son génie. Il dit: & les arts naissent au milieu de nous.

La pauvreté ne redoutera plus désormais une malheureuse fécondité. Ce sentiment si doux de la Nature, ce principe heureux de la reproduction, source de félicité domestique & de prospérité politique, ne sera plus étouffé par la crainte de la misère. Des secours prodigués aux pauvres [p. 54] femmes en couche, de nos jours & assurés par une fondation perpétuelle aux siècles à venir, en rétablissant les forces abattues de la Mère, préparent dans son sein une nourriture saine & abondante pour le tendre fruit de l'amour conjugal. Des linges préparés pour l'Enfant, le préservent de la malpropreté, principe d'infirmité & de destruction dans un âge si foible. [...]

[p. 56] Elle [la Providence] lui devoit aussi la jouissance des premiers fruits de l'Ecole Royale gratuite de Dessin, qu'il a fondée parmi nous avec une munificence sans exemple. Rappelez-vous, Messieurs, tous les difficultés dans [p. 57] les formes, les longueurs dans les expéditions, les embarras dans la composition de l'Administration, les augmentations de dépenses pour des lettres-patentes, des enregistremens, & mille circonstances imprévues. Rien ne rebute sa patience, rien ne fatigue sa générosité. Il a voulu cette Ecole: Elle existe. Eternel & pieux monument élevé par la main de la bienfaisance au génie du goût.

Le sort destiné au Professeur vous assure le choix parmi des talens supérieurs. Quelle ne doit pas être l'émulation des Elèves par le mérite des prix publics proposés à leurs efforts, par le

<sup>7</sup> L'une & l'autre du Faubourg Saint Jean de cette Ville. La Loge de l'humanité leur a donné des récompenses, des médailles & les a couronnés à l'Hôtel-de-Ville. (Note de l'abbé Duplaquet.)

pompe de leur distribution ? Admirons, Messieurs, la prévoyance d'un Fondateur qui veut nécessiter des succès. Il se défie d'une jeunesse pétulante : Pour la contenir dans ses écarts, il établit une récompense en faveur du parent chargé de l'Élève couronné.

[...] [p. 61] Vingt mille livres employées aux fondations de Paris & d'Amiens, près de quatre-vingt mille appliqués aux établissements de Saint-Quentin, avoient réduit ses moyens de bienfaisance, sans en éteindre le sentiment. Il a fallu tout l'empire de l'amitié & de la raison, pour le contraindre à conserver pour sa vieillesse, une subsistance honnête & une légère portion de l'héritage auquel devoit prétendre un frere que la carrière militaire n'a point rendu fortuné.

Frere généreux & respectable, votre cœur [p. 62] n'a point murmuré de l'inégalité du partage entre la parenté & l'humanité. Elle n'a pas refroidi vos soins pour les dernières années d'une vieillesse qui avoit besoin de votre protection. Votre générosité ajoute même ce qui manquoit encore au plus grand encouragement des Elèves de l'École de Dessin. Le dépôt de ses richesses est accru par le don de volumes précieux & de matrices de Médailles pour les grands prix. C'est le caractère du sang des De Latour d'être enflammé par la générosité; c'est sa destinée d'être couronné par la gloire. Vous réunissez, freres illustres, les lauriers de Mars & d'Apollon. Et le sceptre du Pastel dans les mains du Peintre, figure noblement à côté de la croix qui décore la poitrine du Guerrier. Jouissez seul maintenant, Monsieur, de la réputation d'un frere chéri & de l'honneur qui vous appartient à tant de titres; jouissez d'un bien aussi cher peut être à votre cœur, l'estime & l'amour de vos concitoyens.

Après toutes les époques brillantes de sa vie, il est venu recueillir avec vous ces sentimens. Reposons un moment nos regards, Messieurs, sur la simplicité & la [p. 63] modestie de sa retraite parmi nous. A l'âge de 80 ans un frere l'arrache à la gloire de la Capitale, pour le livrer au repos que lui-même à embrassé après ses fatigues militaires.

Quels sont ses sentimens à l'approche du lieu toujours chéri de sa naissance, encore l'objet de sa plus tendre affection ?[...] Il est le centre de tous les regards, comme de toutes les affections. La foule qui assiège sa voiture, laisse à peine la place pour la députation décernée à son entrée triomphale.

Quelle satisfaction pour lui, quelle douceur pour nous, dans l'expression de la sensibilité publique, dans le cortège que lui forme, non pas comme pour l'entrée d'un souverain, le commandement de l'autorité, mais comme pour le pere des arts & des pauvres, le concours tacite & unanime de toutes les volontés avec le concert de toutes les voix.

#### [VII] REVIEW OF DUPLAQUET in L'ANNÉE LITTÉRAIRE

1789. A review of Duplaquet's *Éloge* appeared in the revived *Année littéraire*, VIII, 1789, 318–329; and was reprinted in *L'Esprit des journaux, français et étrangers*, XIX/3, mars 1790, p. 90. These texts may have been more widely accessible than the original. The author is not identified, but may perhaps have been the editor Louis-Marie-Stanislas Fréron, son of the founder of the original periodical.

#### LETTRE XXI

*Éloge historique de M. de Latour, Peintre du Roi, Conseiller de l'Académie royale de peinture de Paris, & de celles des Sciences et Belles-Lettres & Arts d'Amiens, etc. prononcé à l'Hôtel de Ville de Saint-Quentin, le jour de la distribution des Prix de l'École gratuite de la me ville, etc;* par M. l'abbé du Plaquet, Chanoine-Honoraire d'Auch, Prieur-Commendataire de Valentine, Censeur royal, etc. A Saint-Quentin, chez Hautoy, Libraire-Imprimeur du Roi; et se trouve à Paris, chez Brocas, Libraire, rue Saint-Jacques. 1789.

Tel est donc parmi nous, Monsieur, l'empire des préjugés, que les grandes vertus ayent, le plus souvent, besoin ou des avantages d'une naissance illustre, ou de la sublimité du génie, ou de l'éclat des talens supérieurs pour obtenir nos hommages, et ceux de la postérité! sans la réputation brillante que M. de Latour s'est acquis dans la peinture, peut-être auroit-on ignoré que sa vie entière fut consacrée au soulagement des infortunés; que des fondations utiles pour les arts, pour l'indigence au berceau, pour la vieillesse infirme et malheureuse, honorent à jamais sa mémoire, et placent son nom parmi les bienfaiteurs de l'humanité, de même que ses superbes productions lui assurent

un rang distingué parmi les artistes qui font la gloire de l'école française.

C'est sous ce double rapport que M. l'abbé du Plaquet a considéré M. de Latour, dans l'*Éloge historique* dont je vais vous rendre compte. Je choisirai les traits les plus propres à vous faire connoître le peintre célèbre et le citoyen bienfaisant.

Né à Saint-Quentin, en 1705, M. de Latour annonça, dès l'âge le plus tendre, les heureuses dispositions qu'il avoit reçues de la nature, ainsi que cette gaieté franche qui ne l'abandonna jamais. Ses livres de classe portoient sur toutes les marges l'empreinte de son génie pour la peinture; et souvent le professeur étonné trouvoit sa caricature pédantesque, ce qui ne manquoit pas d'attirer au jeune de Latour la correction ordinaire.

Au sortir des classes cédant au penchant irrésistible qui l'entraînoit vers la peinture, son père le place chez un maître qui lui donne les premières leçons de son art, et il ne tarde pas à y faire de rapides progrès.

Un voyage dans les Pays-Bas les augmente encore; son imagination s'enflamme à la vue des chef-d'oeuvres de l'école Flamande. Cambrai étoit alors le théâtre des négociations de plusieurs souverains, et le jeune de Latour eut occasion d'y faire connoître ses talens. Il peignit les portraits de plusieurs ministres avec un tel succès que l'ambassadeur d'Angleterre engagea le jeune artiste à passer à Londres avec lui; et chez cette nation rivale et jalouse de la nôtre, mais qui sait apprécier le mérite, M. de Latour reçut les suffrages les plus flatteurs.

De retour en France une excessive irritabilité de nerfs interdit à M. de Latour l'emploi des couleurs à l'huile, et le contraignit à se fixer au pastel: procédé par lequel on atteint rarement à la fermeté du pinceau. Ces obstacles redoublent le courage de l'artiste; il cherche tous les moyens d'arriver à la perfection de son art par une étude constante de la science du dessin; il y joint celle de la géométrie, de la physique et de la philosophie même, qu'il applique à la peinture. Les fruits de ses méditations profondes ajoutent un nouveau mérite à ses crayons enchanteurs; et tandis qu'il ne semble occupé qu'à saisir la ressemblance de ses modèles, sa conversation vive, animée, spirituelle, charme l'ennui de l'attitude, et l'âme est peinte sur la toile avec autant d'énergie que les traits du visage.

Admis à l'Académie Royale de peinture, à l'âge de trente-trois ans, il ne tarde pas à être appelé à la cour; mais son caractère libre, indépendant, lui fait refuser cette faveur avec la même constance qu'on en met ordinairement à l'obtenir: il obéit enfin aux ordres du monarque. Louis XV avoit choisi pour le lieu de la séance un donjon éclairé de toutes parts « Que veut-on que je fasse dans cette lanterne, quand il ne faut pour peindre qu'un seul passage de lumière ? – Je l'ai choise exprès à l'écarte, reprit le prince, pour n'être pas détourné. – Je ne savois pas, Sire, repliqua le peintre, qu'un Roi de France ne fût pas le maître chez lui ».<sup>8</sup>

M. de Latour peignit toute la famille royale; la cour et la ville assiégeoient alors son cabinet, et dans ses nombreux ouvrages, qui sont l'ornement des palais et des galeries des amateurs, on discerne aisément ceux qui sont le fruit de la complaisance, de ceux que l'amitié ou l'estime ont fait choisir. C'est dans ces

<sup>8</sup> Le feu Roi s'amusoit beaucoup des saillies originales de M. de Latour, qui les pousoit quelquefois assez loin: on en pourra juger par l'anecdote suivante. Mandé à Versailles pour faire le portrait de Madame de Pompadour, il répond brusquement: *Dites à madame la Marquise que je ne vais pas peindre en ville*. Quelques amis lui font observer l'inconséquence de ce procédé; il promet de se rendre à Versailles un jour indiqué, mais à condition que la séance ne sera interrompue par personne. Arrivé chez madame la Marquise de Pompadour, il réitère ses conventions, et demande la liberté de se mettre à son aise, pour pouvoir peindre commodément. On la lui accorde; alors il détache ses boucles de souliers, ses jarretières, son col, ôte sa perruque, l'accroche à une girandole, tire de sa poche un petit bonnet de taffetas, le met sur sa tête; et dans ce déshabillé pittoresque, commence le portrait. Il n'y avoit pas un quart-d'heure qu'il étoit occupé lorsque le Roi arriva. *Vous avez promis, Madame, que votre porte seroit fermée*, dit M. de La Tour, en ôtant son petit bonnet? Le Roi rit beaucoup du costume et du reproche de l'artiste, et l'engagea à continuer. *Il ne m'est pas possible d'obéir à votre Majesté*, répliqua M. de Latour; *je reviendrai, lorsque Madame sera seule*. Il se lève, emporte sa perruque, ses jarretières, et va s'habiller dans une autre pièce, en répétant plusieurs fois: *je n'aime point à être interrompu*. La belle favorite céda au caprice du Peintre, et le portrait fut achevé. M. de Latour le peignit en pied, grand comme nature; on l'a vu exposé au Salon du Louvre; c'est un des plus grands ouvrages qu'on ait encore exécuté en ce genre.

derniers particulièrement que l'artiste s'est surpassé; un sentiment expressif semble indiquer le caractère physique et moral de chaque personnage.<sup>9</sup>

Avec une tournure d'esprit agréable, un goût délicat, une mémoire ornée par des connaissances étendues, une répartie vive, et plus encore par les qualités du cœur, M. de Latour méritoit d'avoir des amis et il en eut. Sa maison étoit le rendez-vous des savans, des gens de lettre, et des artistes les plus distingués de la capitale. Chéri du souverain et de l'héritier présomptif du trône, il ne s'enorgueillit jamais de cette faveur, et deux fois il eut la modestie ou la fierté de refuser le cordon de St. Michel.

Après avoir fait connoître M. de Latour comme artiste célèbre, l'auteur le considère comme citoyen utile, généreux et sensible. Le désir d'obliger étoit sa passion dominante, ou plutôt il n'en eut point d'autre. La reconnaissance déceit, malgré lui, sa bienfaisance continuelle, et sa porte est assiégée sans cesse par une foule de nécessiteux; il voudroit faire présider le discernement à ses bonnes œuvres, mais comment distinguer le besoin réel de l'oisiveté importune qui réclame également son assistance? N'importe, son ame sensible ne lui permet point d'hésiter; il aime mieux donner à celui qui abuse de sa confiance que de manquer l'occasion de soulager l'indigence; et s'il voit un de ces infortunés, qu'il vient d'assister, venir réclamer encore sa bienfaisance, il lui suppose de nouveaux besoins et lui donne de nouveau secours.

« Dans les établissemens utiles que médite M. de Latour, la peinture, source de sa réputation et d'une partie de sa fortune, doit tenir un rang distingué. Privé dans sa jeunesse des moyens qui auroient pu lui en abrégier l'étude et les progrès, il consacre dix mille livres pour fonder, à l'Académie de peinture de Paris, un prix annuel applicable, alternativement, au meilleur ouvrage de perspective linéaire, et aérienne. »

Mais c'est particulièrement dans sa patrie que M. de Latour se plaît à répandre ses bienfaits; autant persuadé de la nécessité des bonnes mœurs que des arts utiles, il fonde un prix de cinq cents livres pour être distribué tous les ans à la plus belle action, ou à la découverte la plus avantageuse dans les arts, au jugement de l'Académie d'Amiens.

La prévoyance généreuse et compatissante de M. de Latour ne se borne pas à cette fondation utile, il l'étend à l'enfance indigente qui gémit dans le berceau, et à la vieillesse malheureuse, privée de secours: des fonds suffisans sont destinés à ces pieux usages. M. de Latour fonde aussi à St-Quentin une École Royale gratuite de Dessin. Ainsi la foiblesse des deux extrémités de la vie trouve des secours assurés, et l'âge intermédiaire en éprouve ainsi dans les différentes occupations auxquels il se destine.

Après avoir joui de sa gloire dans la capitale M. de Latour vint en goûter une plus pure encore dans sa patrie, celle de faire des heureux! Son entrée à St-Quentin ressembloit à un triomphe: ces honneurs, décernés aux conquérans qui ravagent la terre, ne devoient-ils pas être réservés aux bienfaiteurs de l'humanité? C'est dans sa patrie que M. de Latour termina sa carrière à 84 ans: puisse son exemple engager ceux que la fortune a favorisés de ses dons à en faire un aussi digne usage!

Les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas, Monsieur, d'employer des citations pour vous faire connoître le style de l'auteur; l'Éloge historique de M. de Latour fera certainement honneur aux sentimens de M. l'abbé du Plaquet; mais après avoir dit au commencement de son ouvrage qu'il n'emploiera point la pompe, les traits brillans, le luxe des orateurs, qu'il se renfermera dans le simple récit de l'historien, on est étrangement surpris de le voir tout-à-coup débiter par l'Éloge de très-grand et très-excellent homme Maurice-Quintin de Latour etc., prince de la peinture au pastel, ... un de ces êtres rares que la nature ne se plaît à montrer que de loin en loin à l'admiration des siècles, dont la naissance semble avoir épuisé la fécondité etc. etc.

Si l'auteur ne veut point appeler cela des tournures oratoires, j'y consens volontiers; mais quel nom donner à des phrases de ce genre que l'on rencontre à chaque page? Rien n'est plus éloigné

de la véritable éloquence, comme rien ne contribue davantage à faire perdre la confiance du lecteur que de l'abuser par de fausses promesses.

Je suis, etc.

[VIII] ANONYMOUS OBITUARY IN THE TIMES,  
LONDON

6 July 1790. An anonymous "Account of M. De Latour, late painter to the King of France..." appears in *The World* and was reprinted in *The Times*, 7.VIII.1790, p. 4, and the *European magazine and London review*, XVII, 1790, p. 423f. It is clearly derived principally from the review of Duplaquet in the *Année littéraire* 1792 [VII] above.

ACCOUNT OF M. DE LATOUR,

Late Painter to the KING of FRANCE, of the Royal Academy of Painting at Paris, of that of Sciences, Belles Lettres, and Arts, at Amiens, &c. &c.

M. DE LATOUR was born at St. Quentin, in 1705. His active genius displayed itself at an early period, and the margins of all his school books were embellished with the effusions of his youthful fancy. Frequent floggings, however, rewarded the striking caricatures of his pedagogue, which appeared conspicuous in various places. On his leaving school, his father suffered him to pursue the bent of his inclinations, and placed him with a master, who taught him the first rudiments of his art.

Here he made no small progress, but was much more improved by a journey to the Netherlands, where he had an opportunity of studying the *chefs-d'œuvre* of the Flemish school. Cambray was at that time the seat of a negotiation which employed the Ministers of many Powers. The portraits of several of these were painted by the young LATOUR with such success, that the English Ambassador prevailed on him to accompany him to London, where he received the most flattering encouragement.

On his return to France, an extreme irritability of the nervous system forbidding him the use of oil-colours, he was obliged to confine himself to crayons, a mode of painting to which it is difficult to give any degree of force. The obstacles he had hence to encounter served but to animate his zeal; and he sought every means of perfecting his art, by the constant study of design; to which he added those of geometry, physics, and even philosophy, which he rendered subservient to his grand object, painting. The fruits of his profound study gave a new merit to his enchanting crayons; and whilst his lively and agreeable conversation alleviated the irksomeness of sitting confined to a particular posture, the features of the mind became imprinted on the canvas, as well as those of the countenance.

Admitted into the Royal Academy of Painting at the age of thirty-three, it was not long before he was called to Court. His free and independent spirit, however, led him to refuse what most eagerly covet. At length he submitted to the Monarch's commands.—The place in which Louis XV. chose to sit for his picture, was a tower surrounded by windows. "What am I to do in this lantern?" said Latour: "painting requires a single passage of light."—"I have chosen this retired place," answered the King, "that we may not be interrupted."—"I did not know, Sir," replied the painter, "that a King of France was not master of his own house."

LOUIS XV. was much amused with the original sallies of LATOUR, who sometimes carried them pretty far, as may be conceived by the following anecdote. Being sent for to Versailles, to paint the portrait of Madame de POMPADOUR, he answered surlily, "Tell Madame the Marchioness, that I do not run about the town to paint." Some friends representing to him the impropriety of such a message, he promised to go to Versailles on a certain day, provided no one were permitted to interrupt him. On his arrival he repeated the condition, requesting leave to consider himself at home, that he might paint at his ease. This being granted, he took off his buckles, garters, and neckcloth; hung his wig upon a girandole; and put on a silk cap, which he had in his pocket. In this dishabille he began his work, when presently the King entered: "Did you not promise me, Madam," said the painter, rising and taking off his cap, "that we should not be interrupted?" The King, laughing at his appearance and rebuke, pressed him to go on. "It is impossible for me to obey your Majesty," answered he: "I will return when

<sup>9</sup> On se borne à citer le portrait de feu M. de Lacondamine, dans lequel on aperçoit, par le jeu et le mouvement des organes, que ce savant étoit privé de Pouie.

the Marchioness is alone.” With this he took up his buckles, garters, neckcloth, and periwig, and went into the next room to dress himself, muttering as he went, that he did not like to be interrupted. The favourite of the King yielded to the painter’s caprice, and the portrait was finished. It was a full length, as large as life, afterwards exhibited at the Louvre, and perhaps the greatest work of the kind ever executed.

M. DE LATOUR painted all the Royal Family; and both court and city crowded to his closet. But among his numerous performances, those which are the fruits of esteem or friendship are easily distinguishable. In them art seems to have surpassed itself. We cannot avoid particularizing the portrait of M. de la CONDAMINE; in which it is apparent that the philosopher was deaf.

With an agreeable talent for conversation, just taste, a memory stored with extensive knowledge, and an excellent heart, he could not be destitute of friends. His house was resorted to by the most distinguished artists, philosophers, and literati in the capital. Favoured by the Sovereign, and by the Heir Apparent, he was devoid of pride, and had the modesty twice to refuse the Order of St. Michael.

In his private character M. DE LATOUR was a useful member of society, generous and humane. The desire of making others happy was his predominant, or rather sole passion. Gratitude published, in spite of him, his continual acts of benevolence, and his door was continually surrounded by the needy. It is not easy to distinguish the truly unfortunate from those whom idleness reduces to want, when both equally appeal to our benevolence; and he would rather give to those who abused unsuspected charity, than hazard the refusing succour to the really deserving. Even if he found one whom he had but just relieved returning to entreat his assistance, he would suppose that he had new wants, and again afford him aid.

Amongst the useful establishments to which M. DE LATOUR turned his thoughts, painting, the source of his fame, and in a great measure of his fortune, particularly claimed his attention: he gave four hundred guineas to found an annual prize for the best piece of linear and aerial perspective alternately, to be adjudged by the Academy of Painting at Paris. Persuaded too of the benefits of good morals, and useful arts, he founded an annual prize of twenty guineas, to be distributed by the Academy of Amiens to the most worthy action, or most useful discovery in the arts. He also founded and endowed two establishments; one for the support of indigent children; the other, an asylum for distressed age; and at St. Quentin, a free school for drawing.

Having enjoyed all the pleasures attached to celebrity in the capital, M. DE LATOUR at length retired to the place of his nativity, to enjoy the purer ones of rendering his fellow-creatures happy. His entrance into St. Quentin resembled a triumph; and to this the benefactor of mankind has surely a far better claim than the conqueror, whose path is marked with horror and devastation. Here, at the age of eighty-four, he finished his career.—May all, whom Fortune favours with her gifts, stimulated by his example, make as good a use of them!

*The World*, 6.vii.1790

[IX] ANON. ÉLOGE, ALMANACH LITTÉRAIRE

This Éloge de La Tour, evidently derived from the *Année littéraire* review but supplemented by direct reference to Duplaquet, appeared in the *Almanach littéraire pour l'année 1792*. It is also omitted by B&W. Méjanès 2002 (p. 44 & n.38) identifies the author as Jean-René Durdent and quotes from the slightly abbreviated version repeated in Michaud, *Biographie universelle*, XLVI, 1826, pp. 343–44, which is signed D–t (for Durdent); however he is unlikely to have been the original author as he was born in Rouen c.1776. (A cross-reference is given to the Michaud biography of abbé Leblanc, XXIII, 483, where the La Tour portrait is cited with Piron’s epigram. A far shorter, unsigned entry appeared in the 2<sup>nd</sup> edition of Michaud.) It seems likely to have been written by one of the administrators of the École gratuite who had asked Duplaquet’s consent to reuse his material, as is revealed in his preface.

ÉLOGE DE LA TOUR.

Ce grand Peintre naquit à Saint-Quentin, en 1705. Dès l’âge le plus tendre, son talent se développa, ainsi que cette gaieté

franche qu’il conserva toute sa vie. Ses livres de classe étaient couverts de dessins de sa façon; et très-souvent son Professeur y trouvait sa pédantesque caricature. Ce Régent imbécile, au lieu d’admirer le talent précoce de cet enfant extraordinaire, le faisait châtier. Au sortir du collège, son père le mit chez un Peintre que l’élève surpassa en bien peu de temps. Après les progrès les plus rapides, [p.96] il voyagea aux Pays-bas. Les chef-d’œuvres de l’École Flamande enflammèrent son génie. Le jeune la Tour s’y fit rechercher par son rare mérite. Plusieurs Ministres de Cours Etrangères furent peints par lui. L’Ambassadeur d’Angleterre l’engagea à passer à Londres, et notre brillant Artiste obtint les suffrages unanimes d’un Peuple libre, généreux, équitable, qui sait si bien apprécier les talents et mieux encore les récompenser.

A son retour en France, la Tour abandonna la peinture à l’huile. L’irritabilité de ses nerfs l’y contraignit. Il se voua au pastel qu’il porta à une si sublime perfection qu’on peut la regarder comme une création. Ce Prince du Pastel atteignit la fermeté du pinceau le plus exercé. Plein de la science du dessin, il osa plus. La géométrie, la physique, la philosophie même furent alors appliquées à la peinture, et les crayons parlèrent. Que résulta-t-il de ses profondes méditations? elles ajoutèrent à ses tableaux un mérite qui n’appartint qu’à son ardente imagination. Ses reparties spirituelles et vives charmaient l’ennui de l’attitude; et cet Artiste unique, en peignant les traits des personnes, peignait aussi leur caractère, leur ame et leurs talents. La Tour leur donnait une seconde vie sur la toile. Pareil éloge commence et finit à lui.

Exposons à présent sa manière d’être et de faire. Sollicité vivement pour peindre une Dame de la plus haute considération, la Tour demande l’heure, mais précise. Elle lui fut donnée avec promesse de s’y trouver ponctuellement. La Tour arrive au moment indiqué; on le fait attendre; il disparaît. On l’appella à la Cour; mais, né philosophe, né amant de la liberté et de l’indépendance, il refuse cette faveur avec une constance héroïque. Pressé impérieusement, il se rend enfin aux vœux de Louis XV qui voulait absolument être peint par l’homme unique du genre. [p. 97] Le Roi avait choisi, pour le lieu de la séance, un Donjon où la lumière éclatait de toutes parts; « ah! s’écria la Tour, que veut-on que je fasse dans cette Lanterne, quand il ne faut, pour peindre, qu’un seul passage de lumière? — Je l’ai choisi exprès à l’écart, répondit Louis XV, pour n’être pas détourné. — Je ne savais pas, Sire, répliqua l’Artiste, que vous ne fussiez pas le Maître chez vous ». Cette répartie de la Tour amusa beaucoup le Monarque.

Quelque temps après, la Tour fut mandé à Versailles pour faire le portrait de Madame de Pompadour. Il répondit brusquement: « dites à Madame que je ne vais pas peindre en ville ». Un de ses intimes amis (il était digne d’en avoir) lui observa que le procédé n’était pas honnête. Il promit donc de se rendre à la Cour, au jour fixé, mais à condition que la séance ne serait interrompue par personne. Arrivé chez la favorite, il réitéra ses conventions, et demanda la liberté de se mettre à son aise. On la lui accorde. Tout-à-coup il détache les boucles de ses escarpins, ses jarretières, son col, ôte sa perruque, l’accroche à une girandole, tire de sa poche un petit bonnet de taffetas et le met sur sa tête. Dans ce déshabillé pittoresque, notre Génie, ou, si on l’aime mieux, notre Original commença le Portrait. Il n’y avait pas un quarr-d’heure que notre excellent Peintre était occupé, Lorsque Louis XV entre. La Tour dit, en ôtant son bonnet: « vous aviez promis, Madame, que votre porte serait fermée ». Le Roi rit, de bon coeur, du costume et. du reproche du moderne Apelle, et l’engage à continuer. « Il ne m’est possible d’obéir à Votre Majesté, réplique le Peintre, je reviendrai lorsque Madame sera seule ». Aussi-tôt il se lève, emporta sa perruque, ses jarretières, et va s’habiller dans une autre Pièce, en répétant plusieurs fois: « je n’aime point à être interrompu ». La belle favorite céda au caprice de son [p. 98] Peintre, et le portrait fut achevé. Elle est peinte grande comme nature; un volume de l’Encyclopédie est auprès d’elle sur un fauteuil. Ce grand ouvrage est le chef-d’œuvre du genre. Détaillons les autres miracles de la Tour. Le jeu et le mouvement des organes font appercevoir dans le portrait de la Condamine, que ce Philosophe était sourd. Quant à Voltaire, tout son génie et sa pétillante activité sont dans ses yeux étincelans comme deux astres. La coupe d’Atrée paraît se répandre sur la physionomie de Crébillon. Il semble que Mondonville, son archet à la main, soit sensible au son qu’il tire de son violon; on dirait qu’il va descendre de son cadre, pour recueillir les applaudissemens dûs à ses accords mélodieux. Un

calcul heureux paraît sensible sur le visage serein et gai du Financier: Duval-de-l'Épinoy, homme ingénieux, qui caressait les arts en connaisseur.

Aucun Peintre n'eut plus d'esprit que la Tour; aucun Peintre n'eut un goût plus délicat, des connaissances plus étendues, plus de vivacité dans la conversation, plus d'excellentes qualités du cœur. Il fut assez Maître de lui, ou assez peu curieux de ces décorations des Cours que Voltaire appelait de magnifiques bagatelles, pour refuser le cordon de Saint-Michel. Homme sensible, Ami prévenant, Citoyen utile, le désir d'obliger fut sa passion dominante, et il aimait mieux donner à celui qui abusait de sa confiance, que de manquer l'occasion de secourir l'indigent. Il devait sa fortune à la Peinture; il consacra donc dix mille livres pour fonder à l'Académie un prix annuel, applicable alternativement au meilleur tableau de perspective linéaire et aérienne. Il fonda aussi un prix de cinq cents livres, pour être distribué, tous les ans, au jugement de l'Académie d'Amiens, à la plus belle action, ou à la découverte la plus avantageuse dans les Arts. Il fonda encore à Saint-Quentin, sa Patrie, une Ecole gratuite de Dessin. Lorsqu'il se rendit dans [p. 99] cette Ville, pour y achever sa glorieuse carrière, son entrée ressemblait vraiment à un triomphe. Il méritait mieux de pareils honneurs que ces prétendus grands Personnages qui sont si petits, et que ces Conquérans farouches dont l'unique métier est de ravager la Terre. Les Triomphes ne devraient être réservés qu'aux Génies qui éclairent les Nations, qu'aux Artistes qui en font l'ornement, et qu'aux Bienfaiteurs des hommes. Après tant de siècles écoulés, moitié polis, moitié barbares, cet heureux temps est enfin arrivé. La Tour mourut au sein de sa patrie, en 1789; regretté et pleuré d'elle, ainsi que de toutes les âmes sensibles. Il était âgé de 84 ans.

Nous finirons par dire que la Tour fit lui-même son portrait. Il se peignit en Démocrite, le petit bonnet de tafetas sur la tête. Ce Tableau est de la plus grande vérité. L'exécution en est frappante. On croit entendre sortir de la bouche de notre inimitable Peintre, ces bonnes plaisanteries qu'il n'épargnait pas, lorsqu'il repassait, dans son ardente imagination, toutes les sottises dont il avait été témoin, et toutes les inepties qu'il s'était vu forcé d'entendre.

*Almanach littéraire pour l'année 1792, Paris, [1792], pp. 95–99.*

#### [X] BUCELLY D'ESTRÉES

Bien que postérieure de près d'un demi-siècle à la mort de La Tour, la notice de Bucelly d'Estrées se recommande par le dessein qui l'anima.<sup>10</sup> « C'est, dit-il, pour laisser dans nos archives quelques faits ignorés qui ont rapport à cet illustre citoyen, que j'ai rassemblé dans une notice tout ce que j'ai recueilli et même *ce que j'ai vu dans mon enfance*. » C'est le plus complet des biographes anciens de La Tour; après lui, on a fait dans les archives d'intéressantes découvertes dont notre Tableau chronologique offrira le résultat.

However our analysis shows just how much material Bucelly borrowed from Duplaquet.

#### NOTICE HISTORIQUE SUR MAURICE-QUENTIN DE LATOUR

*Peintre du Roi, Conseiller de l'Académie de peinture et de sculpture de Paris, et honoraire de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Amiens, fondateur de l'Ecole royale gratuite de Dessin de la ville de St-Quentin, né à St-Quentin le 5 septembre 1804, mort le 17 février 1788;*

PAR M. BUCELLY D'ESTRÉES, MEMBRE RESIDANT<sup>11</sup>

[introduction omitted]

Maurice-Quentin de La Tour naquit à Saint-Quentin le 5 septembre 1704, dans une maison, petite place Saint-Quentin, côté de l'impasse. Son père était musicien attaché au chapitre royal de la collégiale de Saint-Quentin. Il termina ses jours

dans la maison n° 2 de la rue à laquelle la reconnaissance publique a donné le nom de La Tour, nom qu'elle a toujours conserve, malgré tant de révolutions.

Maurice était en apparence d'une complexion faible: 5 pieds 2 pouces<sup>12</sup> était sa taille; bien pris dans toute sa personne, il avait la démarche prompte et décidée, il portait la tête haute, son œil était vif, plein de feu, l'ovale de sa figure bien pris; des lèvres minces annonçaient un penchant à la critique. Cet indice était vrai, mais jamais les traits qu'il lançait ne blessaient: le fond de son cœur était la bonté même. Très-recherché dans ses habits, il était d'une propreté exquise. Il avait le genre nerveux très-irritable, ce qui a décidé le choix qu'il fit du pastel, les émanations des couleurs à l'huile l'incommodant. D'une société agréable et d'une conversation intéressante, il joignait à son talent de vastes connaissances en littérature, il était bon mathématicien et bon géomètre. Dans son atelier, on voyait Rethou<sup>13</sup> qu'il a peint et dont nous possédons le portrait, artiste qu'il se plaisait à appeler son maître; le sculpteur Lemoine, auquel nous devons le buste de DE LATOUR; Vien, qui fut le maître de David; Carle Vanloo, Pigale, Vernet, Parochel, Greuze, Largillière et Rigaud. Dans son salon on voyait Helvétius et Nollet, qu'il nommait ses bons amis; Crébillon, J.-J. Rousseau, Duclos, Dupuis, Voltaire, Diderot, d'Alembert, De La Condamine, Buffon, le vainqueur de Fontenoy, Paulmy, d'Argenson, sous le protectorat duquel l'Encyclopédie fut mise; l'abbé Hubert dont il aimait tant la conversation; Ory, ministre des Finances; Piron; Mondonville, célèbre violoniste, et tant d'autres.

Sobre, cependant sa table était toujours bien servie et ouverte à ses nombreux amis, mais surtout à ses compatriotes.

Avec une âme de feu il devait avoir les passions vives; aussi ses ouvrages portent l'empreinte du génie. Ses crayons se refusaient à retracer les traits d'un sot. Être peint par DE LATOUR était un brevet d'esprit. Il ne voulait se mettre à son chevalet qu'inspiré par son modèle. La naissance, le haut rang, la fortune<sup>14</sup> ne faisaient pas exception à cette loi. On retrouve encore son âme de feu dans la répartition de sa fortune: DE LATOUR ne fit rien d'imparfait.

Dans les deux dernières années de sa vie ses facultés intellectuelles semblèrent disparaître; cependant de ce flambeau prêt à s'éteindre jaillissaient encore des lueurs intermittentes qui indiquaient que l'âme de feu et le cœur bienfaisant étaient encore là. Un verre de vin généreux ranimait-il le feu de la vie, c'était à sa divinité qu'il buvait, et sa divinité était la belle M<sup>lle</sup> Fay,<sup>15</sup> dont nous possédons un portrait fait par lui. Nous l'avons vu dans ses promenades,

<sup>12</sup> 168 cm, or 5 foot 6 inches in modern imperial units. (NJ) note.)

<sup>13</sup> Restout (NJ) note.)

<sup>14</sup> M. de la Reigner, fermier-général, voulut à tout prix avoir son portrait peint par de La Tour, qui à force de sollicitations y consentit. On pose, on est prêt à rendre l'œuvre, mais de Latour, mécontent de son travail pour lequel il n'avait pas été inspiré, exige encore une séance. Le jour donné, le financier envoie un domestique dire au peintre qui déjà était à son chevalet, qu'il n'avait pas le temps. De Latour, se sentant bien disposé et mécontent, dit au domestique: mon ami, ton maître est un imbécile que je n'aurais jamais dû peindre; ta figure me plaît, assieds-toi, tu as des traits spirituels, je veux faire ton portrait; je te le redis, ton maître est un sot. — Mais, Monsieur vous n'y pensez pas; si je ne retourne pas à l'hôtel, je perds ma place. — Hé bien, je te placeraï: commençons. De Latour fait un chef-d'œuvre, et comme le domestique l'avait prévu, il est renvoyé. — Cependant, le portrait est mis au salon; on l'admire; l'anecdote circule, on veut connaître le spirituel valet d'un sot riche, et bientôt il n'eut plus que l'embarras du choix pour une place. Mais il ne voulut s'en rapporter qu'à son nouveau protecteur, qui, en effet, le plaça chez un ambassadeur.

Mon talent est à moi, disait-il; jamais il ne voulut terminer les têtes des deux sœurs du roi, parce qu'elles l'avaient fait attendre. (Note de Bucelly d'Estrées.)

<sup>15</sup> Marie Fel (NJ) note.)

<sup>10</sup> Albert-Quentin-Marie-Catherine, chevalier Philippy de Bucelly d'Estrées (1777–1850); he is said to have attended the abbé Duplaquet's address.

<sup>11</sup> De la Société des sciences, arts, belles-lettres et agriculture de la ville de Saint-Quentin, dans les *Mémoires* de laquelle parut cette notice. [Note by B&W; the text here follows the 1834 original and includes several passages omitted by B&W.]

quand un rayon de soleil si vivifiant pour les jeunes plantes, les enfants et les vieillards, redonnait de l'activité à son sang, s'adresser aux arbres, les mesurer de ses bras, leur disant: bientôt tu seras bon à chauffer les pauvres. Tel était notre illustre et bienfaisant concitoyen. Nous allons maintenant le suivre dans toutes les phases de son talent et de sa fortune.

« Le style, c'est l'homme. » DE LATOUR se peint par ses œuvres. On lit son histoire en suivant l'ordre dans lequel il a exécuté ses ouvrages. Il nous manque, à la vérité, ses premiers ouvrages. Si nous ne pouvons le suivre dans ses progrès, nous pourrions juger de sa supériorité dans un genre qui n'avait eu de renommée que par les ouvrages de Rose Alba.

A dix-huit ans, DE LATOUR ne put résister au penchant qui l'entraînait. Il quitte les études du collège qu'il suivait sous le principalat de Nicolas Desjardins, laisse à son frère aîné la carrière de la finance, celle des armes à son cadet, et, malgré les instances de sa famille et de ses amis, suit sa vocation: il devient peintre. Il reçut les premiers éléments du dessin d'un professeur de cette ville dont le nom n'est point passé jusqu'à nous. N'ayant pas les moyens d'aller en Italie pour y étudier les grands maîtres, il se rendit à Reims, cité dans laquelle le sacre de nos rois attirait les artistes de tout genre, qui y laissaient de leurs œuvres; il les étudia. C'est là qu'il commença la carrière illustre qu'il parcourut. Des ouvrages estimés des connaisseurs l'enhardirent. Ne pouvant aller en Italie, il veut visiter la Flandre, y étudier le brillant colons de Rubens, la sagesse et la vérité de Van Dyck. Alors Cambrai était le centre de grandes négociations diplomatiques, il y fait quelques portraits des hommes illustres qui s'y trouvaient; sa réputation s'accroît, il est distingué par l'ambassadeur de la Grande-Bretagne, qui lui offre un logement dans son hôtel, à Londres. A cette libérale protection il joint la renommée qui l'avait précédé son départ du continent. Une aventure galante<sup>16</sup>, qui ne fut pas tout-à-fait à son avantage, fut en partie

cause de son voyage en Angleterre où il lutta avec succès contre les artistes anglais et finit par les surpasser. C'est sur les bords de la Tamise qu'il reprit le goût des études sérieuses et des méditations philosophiques qu'il avait négligées pour se livrer à la peinture. Alors la légèreté de la cour de France, les mœurs, reste et suite de la régence, faisaient un contraste avec la vie des Anglais, au point que chez nous qui disait Anglais disait philosophe. L'anglomanie était une maladie à la mode et telle qu'un prince français ne rougissait pas de dire qu'il avait été en Angleterre pour y apprendre à penser.

La réputation de Maurice s'augmentant, il retourne à Paris, apportant avec lui ce qu'il fallait alors, ce qu'il faut encore aujourd'hui pour assurer une réputation: je ne veux pas parler de son talent, mais d'un peu d'or qu'il avait amassé.

Deux peintres de portraits tenaient à cette époque le premier rang dans la capitale: Largillière et Rigault. Le premier, véritable artiste, jaloux des progrès de l'art plus que de sa propre gloire, aimait à encourager les artistes, à leur donner des conseils, DE LATOUR n'avait que vingt-trois ans et de prime-abord Largillière fut son ami. Rigault aussi était jaloux, mais ce n'était pas chez lui le noble sentiment de Largillière, sa jalousie était celle qui éloigne les concurrents; cependant, entraîné par le talent de DE LATOUR, il rechercha son amitié, mais ce fut dix ans après quand Louis XV s'était fait peindre, et que Maurice-Quentin était peintre du roi et membre de l'Académie de peinture, etc., etc.

C'est une singulière chose que la carrière d'un artiste. Le plus beau talent passe souvent inaperçu, par des causes futiles. Un rien peut détruire les espérances les mieux fondées et même une réputation commencée<sup>17</sup> sous les plus heureux auspices. C'est parce que DE LATOUR savait cela que, ne se fiant pas tout-à-fait à sa réputation, il eut recours à une petite supercherie. Comme nous l'avons dit, l'anglomanie était la maladie du jour; il s'annonça comme peintre anglais. On l'admira parce qu'il n'était pas Français. *Français et Picard*, cette ruse répugnait au caractère de notre compatriote, il se fit connaître. Les mystifiés se contentèrent de dire: c'est en Angleterre qu'il a appris. Il n'avait plus rien à redouter de ses rivaux qu'il avait surpassés ou égalés<sup>18</sup>. Ce qui lui attirait surtout de la part des dames une si grande vogue fut le genre du pastel qui, par son velouté, à leurs yeux, rendait mieux celui de la peau et des étoffes. Dès lors il fut le peintre à la mode, et la mode fut d'accord avec la raison, le bon sens et le vrai talent.

<sup>16</sup> Pendant que De Latour était à Cambrai, il se prit de belle passion pour une jeune femme, il l'obsédait de ses poursuites, et il n'éprouvait que des refus; il crut que par la persévérance il obtiendrait tout ce qu'il désirait. Enfin, Lucrèce semble céder à une constance si rare; on accorde un rendez-vous de jour, bien entendu pour le premier, puis deux, puis trois, mais toujours dans la boutique, car la dame était l'épouse d'un marchand sur la grand'place. On semble enfin s'humaniser et l'on finit par accorder un rendez-vous de nuit, mais on ne peut entrer dans une maison par une boutique bien fermée. De Latour savait que l'or vient à bout de tout, une bonne et forte Flamande est séduite, elle se fait fort d'abord du consentement de sa maîtresse, et ensuite d'introduire notre coureur d'aventures. Tout est convenu; De Latour est prêt, un vendredi, remarquez bien, un vendredi jour réputé malheureux, à minuit, heure du berger, il se rend devant la porte de sa belle et, suivant que tout avait été arrangé, se met dans un panier à jour, qui était destiné à hisser, au moyen d'une poulie, les marchandises dans les magasins. Porté sur les ailes de l'amour, ou pour mieux dire, tiré par la forte et officieuse servante, il monte..., il monte..., ô comble du bonheur, il voit sa belle..., il va lui parler, lui peindre tout à son aise ses sentiments ignés... Mais voyez l'influence du vendredi, tout à coup il se sent descendre très rapidement, il se croit perdu, cette crainte ne dure qu'un moment; le panier s'arrête au milieu de sa course, et notre amoureux reste suspendu entre deux étages. On ouvre une croisée, il croit qu'on vient à son secours... mais que voit-il, grands Dieux! le mari et la femme qui lui souhaitent une bonne nuit et referment la croisée. Or de tout temps, le lendemain du vendredi vient le samedi, et le samedi partout est jour de marché. Jugez de la position de l'oiseau dans sa cage; cependant, on eut compassion de lui, on le descend... il sort de son panier, il court, mais pour suivi par la canaille; heureusement il peut se réfugier dans l'hôtel du plénipotentiaire de l'Angleterre qui rit, comme on peut se l'imaginer, de la mésaventure de De Latour, qui lui-même, prenant son parti en homme d'esprit, rit aussi; mais sentant bien que la place n'était plus tenable, le soir il était sur la route de Londres. (Note de Bucelly d'Estrées.)

<sup>17</sup> De Latour avait donné la vogue au pastel, genre abandonné depuis la célèbre Rosa Alba, née à Venise en 1664 et morte dans sa patrie en ... Jamais aucune réputation n'avait été si loin. Il existait à Paris un jeune peintre plein de talent, qui s'adonnait aussi à ce genre; il se nommait Perronneaux. Il vint trouver De Latour, lui demandant de faire son portrait. D'abord, cette demande étonna de la part d'un rival; cependant il y consentit. De Latour prend jour, fait une toilette de cour, habit de velours, chapeau sous le bras, veste de brocard d'or! Perronneaux travaille et fait réellement un beau portrait, que nous possédons dans la collection de l'école de dessin. De son côté, De Latour retiré dans son atelier fait aussi son propre portrait dans le costume de Démocrite. Perronneaux met son tableau au Salon, on l'admire, on le loue, car il mérite d'être loué, on exagère, et ne voyant aucun ouvrage de De Latour, on le croit vaincu. Après ce premier feu jeté, De Latour place son propre ouvrage. Soit hasard, soit malignité, le doigt moqueur de Démocrite est tourné vers l'œuvre du jeune peintre, ayant l'air de désigner l'objet de sa causticité. Le vent de l'éloge tourne, De Latour est l'homme par excellence. Son rival, prenant peut-être trop à cœur cette mystification, quitte la France, se rend dans le Danemark, y porte un beau talent, y fait des portraits estimés qui ornent des galeries et De Latour reste maître du champ de bataille. (Note de Bucelly d'Estrées.)

<sup>18</sup> Le nom de De Latour jouissait encore en 1794 d'une grande réputation, un émigré français obligé de vivre de son talent, obtint une vogue assez forte parce qu'il portait le même nom. (Note de Bucelly d'Estrées.)



DE LATOUR avait peint Crébillon, J.-J. Rousseau, Duclos, Helvetius, l'abbé Hubert, Mondonville, le maréchal de Saxe, il peignit les princes et les rois. Il n'avait que 33 ans lorsqu'il fut nommé membre de l'Académie royale de peinture. Faire l'énumération de tous ses ouvrages serait donner un catalogue raisonné de ses chefs-d'œuvre que nous possédons et qui auront une place distinguée dans notre Muséum.

Jouissant de la plus brillante réputation, étant dans la plus grande faveur du monarque, ami du ministre des Finances, DE LATOUR n'emploie tous ces moyens de parvenir à une grande fortune que pour servir l'amitié. Le maréchal de Saxe, qui le visitait dans sa retraite d'Auteuil, laisse apercevoir son inquiétude sur son sort après la guerre. La franchise d'un militaire n'est pas propre au rôle de solliciteur... DE LATOUR conçoit le projet d'être utile à l'amitié; le peintre devient courtisan et solliciteur; il sait qu'il a du crédit, il en use, met tout en œuvre et obtient une pension de deux cent mille francs, payable sur les états d'Artois. Ce n'est qu'en allant remercier le roi que le maréchal connaît le solliciteur.

Il est des hommes, bien rares à la vérité, dont une notice devient une louange par le simple récit de leurs actions. DE LATOUR avait une probité à toute épreuve, un noble désintéressement. Un de ses amis lui légua en mourant la plus grande partie de sa fortune; il sait que cet ami a des parents peu fortunés, il remet la succession entière aux héritiers naturels. Par le temps qui court, de pareils traits, malheureusement, sont rares. Il en est encore un que je citerai sans réflexions. Dans la vieille monarchie de Louis XV encore resplendissante d'un reste de l'éclat du grand siècle, les cordons étaient d'autant plus estimés qu'ils étaient moins donnés, j'allais dire prodigués. On lui offre le cordon de Saint-Michel, il refuse; cependant il savait que cet ordre conférait la noblesse; mais, conséquent avec lui-même, il ne brigait pas de titres lorsqu'il avait dit qu'il ne connaissait de noblesse que celle des sentimens, et de prééminence que celle des talens. Il est une distinction qu'il ne refusa pas, c'est celle de peintre du roi, de conseiller de l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris, parce que là il était avec ses égaux et qu'il avait été appelé par eux; que là, la prééminence venait du talent.

Je vous ai fait voir Maurice-Quentin DE LATOUR s'élevant par son talent, devenu l'ami des sommités aristocratiques et financières, prenant rang parmi les savans, arrivant par son mérite à la fortune. La tradition, mes souvenirs de l'enfance, les mémoires du temps m'ont aidé dans cet exposé.

Je vais parler de sa bienfaisance.

Je pourrais ne pas abuser de votre attention plus longtemps et en peu de mots peindre cet homme si rare en disant comme l'auteur de Saint-Quentin ancien et moderne: « *Cet homme aimait son art avec idolâtrie, les hommes comme il aimait son art, il éleva avec son travail une fortune plus considérable et la répandit avec son cœur.* »

Mais je n'oublie pas que c'est une simple notice que je dois vous présenter, il me suffira d'énumérer les actes qui ont mérité à si juste titre le nom d'ami de l'humanité à Maurice.

Ici les faits parlent et ces faits seront des sommes. L'indication de l'emploi qu'il a voulu qu'il en fût fit, sera l'éloge du cœur du donateur.

Paris, théâtre de l'illustration de DE LATOUR, Amiens, capitale de sa chère Picardie, Saint-Quentin, sa ville natale, qu'il aimait tant, eurent part à ses libéralités, libéralités qu'il fit de son vivant.

Il fonda à Paris un prix qui devait se donner alternativement au meilleur ouvrage pour la *perspective et le paysage*, et un autre prix pour la tête d'expression, prix qui se distribue encore sous le nom DE LATOUR, à l'école de dessin de Paris, et qu'a obtenu M<sup>r</sup> Lemasle, professeur actuel de l'école de Saint-Quentin.

A Amiens, il a donné dix mille francs, pour une médaille de cinq cents francs à décerner à la plus belle action ou à la découverte la plus avantageuse dans les arts, dans la Picardie. Qu'est devenue cette belle fondation? Nous n'entendons

jamais parler de la distribution de ce prix. Il est à regretter, Messieurs, que la Société académique de Saint-Quentin ait été établie si tard. Si elle eût existé, ce dépôt sacré, n'en doutons pas, lui aurait été confié et existerait encore, comme les autres fondations faites par DE LATOUR.

C'est surtout dans sa ville natale qu'il a répandu avec profusion ses bienfaits. Il a pris l'homme aux deux extrémités de la vie: A l'enfant qui vient de naître il veut que les premiers vêtemens soient donnés; il veut aussi que le bonheur d'être mère ne soit pas troublé par la misère et le besoin; des secours sont donnés en son nom aux pauvres femmes en couches. Il n'a pas oublié, dans sa sollicitude, l'artisan infirme qui va bientôt terminer une carrière laborieuse. Vingt-six mille sept cent quatre-vingt-neuf francs sont donnés pour assurer à perpétuité ces philanthropiques fondations. Là se serait arrêté un homme ordinaire; mais Maurice-Quentin DE LATOUR, artiste qui devait sa fortune à son talent, veut ouvrir la noble carrière des arts à ses compatriotes; il fonde à Saint-Quentin notre école gratuite de dessin, il use encore de son crédit auprès du souverain et, par lettres patentes du mois de mars 1782, la fondation est reconnue, avec le titre de royale. Les élèves qui suivent les leçons et qui ont des médailles sont assimilés à ceux des collèges royaux, et par ce fait seul exempts de tirer à la milice. Ami de J.-J. Rousseau, avec lui il disait que « lorsqu'il s'agit de bienfaisance on n'a rien fait quand il reste quelque chose à faire. » Il ne craint pas, comme nous l'avons dit, d'user son crédit, il sollicite et obtient des lettres de maîtrise gratuites pour l'élève qui aurait suivi exactement et avec succès le cours de l'école royale de dessin. Quarante-sept mille cinq cent cinq francs sont versés au trésor. Il croit par là assurer la perpétuité de ses bienfaits; mais je ne veux ni ne dois retracer des temps trop funestes et parler de désastres, quand une main bienfaisante les a réparés.

Ici je finis l'énumération des bienfaits publics de notre bon DE LATOUR. Il est des secrets que la tombe a ensevelis. Je ne puis retracer le chiffre des sommes qu'il déposa entre les mains du mayeur, sous le sceau du plus inviolable secret, pour être distribuées aux pauvres.

Si, dans une société secrète, dont il faisait partie, sans doute parce que la bienfaisance en est la base, on tenait registre des bienfaits, nous saurions qu'il a fait le plus souvent les frais des secours donnés par la caisse des pauvres.<sup>19</sup> Je m'arrête, ma voix citant tant de belles actions, semble adulatrice; cependant elle n'est que l'interprète de la vérité.

DE LATOUR, dans sa retraite d'Auteuil, entouré de ses bons et savans amis, avait atteint sa 82<sup>e</sup> année. Il pense toujours à sa chère patrie, il veut y finir ses jours; il annonce sa détermination et le 21 juin 1784, seconde année de la fondation de l'école de dessin, on annonce aux habitans qu'ils vont revoir le bienfaiteur de leur patrie. La population quitte ses travaux, tout prend un air de fête; le canon citoyen tonne, le carillon de la cité fait retentir les airs de ses sons joyeux, la rue qui se nommait alors de la Vignette est encombrée; c'est à qui le verra le premier. Le corps municipal avec le mayeur, véritable élu du peuple, se rend dans la modeste demeure d'un simple citoyen pour lui porter le tribut de la reconnaissance publique, et l'homme qui refusa un ordre royal est fier du don d'une couronne de chêne. Je l'ai vue cette joie publique, je me la rappelle. C'était là de l'enthousiasme! c'était là du patriotisme! Le magistrat illumine l'hôtel de ville, les élèves [défilent devant] la façade de l'école et tous les citoyens suivent spontanément.<sup>20</sup>

<sup>19</sup> L'abbé Duplaquet, citant, dans son énumération des pauvres méritants soulagés grâce à La Tour, Marie Ponthieu et Joseph Roche, ajoute, en note: « La loge de l'Humanité leur a donné des récompenses, des médailles et les a couronnés à l'hôtel de ville [de Saint-Quentin]. » (note de G. W.)

<sup>20</sup> Ces honneurs ne sont pas les seuls qui furent rendus à des Saint-Quentinois. En 1750, le grand prix de version latine à l'université de Paris, ayant été remporté par Charles-Nicolas Raison, le mayeur et le corps de ville, comme on nommait alors le corps municipal, furent au

Pendant deux années, Maurice-Quentin DE LATOUR, près d'un frère qu'il aimait, auquel aussi il avait assuré un sort heureux, reçut constamment les marques de la vénération publique, jouissant du bonheur des heureux qu'il avait faits, couronnant lui-même ses enfans adoptifs et voyant déjà en espérance le don qu'il faisait à la ville d'artistes utiles.

Je dois ici terminer la notice que j'ai promise.

Le dix-sept février mil sept cent quatre-vingt-huit, une nouvelle vie commença pour un bienfaiteur de l'humanité, pour Maurice-Quentin De Latour.

On lit dans l'église de St.-Quentin, l'épithaphe suivante rédigée par Charles-Vincent Duplaquet:

A la gloire de Dieu  
et  
à la mémoire  
de Maurice-Quentin DE LATOUR  
Né a Saint-Quentin, le 5 septembre 1704.  
Peintre du roi,  
Conseiller de l'Académie royale  
de Peinture et de Sculpture de Paris,  
et Honoraire  
de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres d'Amiens.  
Bienfaiteur  
de ces deux académies.  
Emule de la nature  
dans ses portraits,  
Père des Arts  
dans l'établissement  
de l'Ecole royale gratuite de dessin  
de cette ville.  
Père des Pauvres  
dans ses fondations  
pour les pauvres femmes en couches  
et  
pour les pauvres vieux artisans.  
Bon Parent,  
Bon Ami,  
Bon Citoyen.  
Esprit juste et orné.  
Cœur droit et généreux,  
Ornement et soutien de l'Humanité.  
Mort le 17 fevrier 1788,  
dans la 84<sup>e</sup> année de son age.

*Mémoires de la Société des sciences, arts, belles-lettres et agriculture de la ville de Saint-Quentin*, 1834-1836, p. 231–46; B&W pp. 20–23.

---

devant du lauréat à la porte Saint-Martin, pour lui offrir au nom de la cité, le vin de présent.